

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 443—SAMEDI, 29 OCTOBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES SAISONS — L'AUTOMNE, COMPOSITION DE M. REICHAN

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 OCTOBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré*, par Jules Sain-Elme.—Le monument des braves, par X. X.—Nouveau feuilleton.—Carnet de la cuisinière.—Poésie : Un modèle, par G. A. Gratton.—La légende de la forêt (suite et fin), par Chs Valeur.—Nos gravures, par G. T. et J. St.-E.—Musique : Christophe Colomb pendant la tempête.—Littérature : Pensées et souvenirs, par Pedro.—Notes et faits : L'aqueduc de Montréal ; Le pont Victoria ; Verser des larmes de crocodile ; Le séminaire Saint-Sulpice.—Choses et autres.—Feuilleton : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary.—Jeux d'esprit et de combinaison.

GRAVURES.—Les saisons : L'automne.—La première messe dite sur le sol de l'Amérique en présence de Christophe Colomb et de ses équipages.—Sainte-Foye : Le monument des braves.—Portraits de M. M. le chevalier Olivier Robitaille O. Lemieux et J. F. Peachy.—L'église de Sainte-Foye.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PROCHAIN FEUILLETON

Splendide pour le fonds et pour la forme, tel est assurément le témoignage que ne pourront s'empêcher de rendre tout lecteur, toute lectrice, qui s'y connaissent, sur le roman-feuilleton dont nous allons, incessamment, commencer la publication. Ça sera un entraînement.

ENTRE-NOUS



EST vraiment chose fâcheuse que M. Smith,—Nicholas, pour ces dames,—vice-consul des Etats-Unis à Trois-Rivières, ne connaisse pas les classiques français, car il aurait pu s'éviter une mauvaise affaire, en méditant ce vers de Boileau :

N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie !

Mais M. Nicholas n'a pas lu Boileau, et, n'écouterant que sa furie, il a mis la main à la plume, comme dit Dumanet, et a pondu sa fameuse lettre.

Il arrange bien les Canadiens, M. Nicholas !

Le gouvernement américain lui ayant demandé un rapport sur l'état sanitaire de la ville de Trois-Rivières, le vice-consul en question répondit aussitôt, en agrémentant ses renseignements de remarques personnelles qui ne semblent pas devoir

lui acquérir beaucoup de sympathies dans la ville qu'il a l'honneur d'habiter.

J'en détache quelques passages :

* * " J'ai reçu l'assurance des principaux médecins et apothicaires que la santé de la ville n'a jamais été meilleure qu'aujourd'hui ; qu'il n'y a pas de contagion et que parmi les malades il n'y a pas de symptômes de choléra."

Voilà un certificat d'hygiène comme peu de villes des Etats peuvent en montrer. " La santé de la ville n'a jamais été meilleure." " Pas de contagion." " Pas de symptômes de choléra." Bravo pour les Trifluviens, n'est-ce pas ?

Eh bien, pas du tout. Si la ville de Trois-Rivières est si saine, c'est parce que les habitants sont très sales, d'où il résulte que le Nicholas en question a découvert ce principe que : " Plus un homme est malpropre, mieux il se porte."

Je cite Nicholas :

" Des 2,000 maisons de Trois-Rivières, 1,500 au moins sont des cottages n'ayant pas plus de trois pièces et renhaussées avec du sable jusqu'à la hauteur des fenêtres. Sept personnes et un cochon, traité comme les autres membres de la famille, constituent la moyenne des familles."

M. Nicholas vous n'avez jamais dû être le premier en arithmétique au collège.

Trois-Rivières n'a pas tout à fait 11,000 habitants ; or, d'après votre compte il y aurait d'abord 1,500 maisons $\times 7 = 10,500$, puis 500 autres maisons habitées par 5 personnes au moins, vous l'admettez bien, ce qui donnerait encore 2,500 habitants, et un total général de 13,000, ce qui n'est pas la vérité, comme vous pouvez le constater par Lovell.

Et notez que je ne fais pas comme vous, je ne compte pas les cochons, ni vous, qui devez bien compter.

* * Ah ! M. Nicholas, j'ignore quelle peine amère vous dévore, quel chagrin vous obsède, mais il est certain qu'il y a un cheveu dans votre existence, puisque vous enviez le sort du cochon et que vous semblez désirer être traité comme tel.

Vous y arriverez peut-être.

Quant à nous, point n'est besoin de le cacher, nous l'aimons, l'animal cher à saint Antoine, nous l'aimons tant... que nous en mangeons !

* * " Le savon, comme article de propreté, ajoute M. Nicholas, est pratiquement inconnu. Les Grecs croyaient que les onctions à l'huile étaient un préservatif contre la maladie ; les Canadiens-français mettent leur confiance dans une épaisse couche de crasse."

M. Nicholas est mal renseigné, et je n'en veux pour preuve que les excellentes affaires de la maison Barsalou, les grands savonniers de Montréal.

Le savon que nous employons est même aussi bon pour l'esprit que pour le corps, et si l'illustre vice-consul américain pouvait s'en procurer une certaine provision, peut-être arriverait-il à enlever cette couche épaisse qui lui couvre les yeux et l'empêche de voir clair. On le lui offrira même.

Ne récriminez pas, M. Nicholas, vous avez mérité un savon, vous l'aurez.

* * Encore un passage :

" Si la pâleur et l'émaciation sont des signes de manque de nourriture, une grande partie de la population se couche tous les jours de l'année sans manger."

Tous les jours de l'année, trois cent soixante-cinq jours par an, sans manger ! Ne croyez-vous pas, M. Nicholas, que cela frise un peu l'exagération ?

A partir de quel âge, mon bon monsieur, commençons-nous à ne plus manger et à devenir ainsi les plus grands jeûneurs du monde ?

Vous deviez avoir rudement diné, quand vous avez écrit cette phrase monumentale !

Et si votre assertion est juste, comment se fait-il que les rudes travailleurs du Saint-Maurice

soient si renommés pour leur force et leur vigueur ?

Je ne vous conseille pas de trop piler sur les ortels de l'un d'eux, M. Nicholas, car vous, à ventre plein, et lui, à ventre vide, je parierai pour le Canadien.

* * Et M. Nicholas termine en annonçant à son gouvernement que si les Canadiens ne meurent pas du choléra, au mois d'octobre, ils seront certainement décimés par la peste, en novembre.

" C'est mon opinion, a-t-il l'air de dire fièrement, et je la partage, sans le diminuer."

Voilà, cependant, comment certains hurluberlus écrivent l'histoire, et comme les calomnies se répandent et se répètent plus vite que les éloges, nombre d'Américains se figurent que leur vice-consul a dit la vérité, et que les Canadiens sont tels qu'il les a décrits.

Il est vrai que les Trifluviens lui ont cassé les vitres de sa maison, mais cela ne suffit pas, et il faut que le gouvernement des Etats-Unis nous débarrasse de la présence de cet étrange plumitif.

Et plus tard, dans l'exil qu'il se sera attiré, M. Nicholas, gémissant sur les conséquences de sa lettre, s'écriera, sans doute, comme Néron, de triste mémoire : " Que je voudrais ne pas savoir écrire !"

* * En passant, il y a quelque temps, dans un village des environs de Québec, je fus frappé du nombre et de la laideur des statues religieuses que l'on a érigées un peu partout et qui semblent prouver plus de foi apparente que de bon goût.

Cette remarque peut s'appliquer aussi à nombre d'églises qui renferment souvent plus de caricatures que de véritables statues religieuses, et, chaque fois que je me trouve en présence d'un de ces produits étranges, je me souviens des vers de Théophile Gauthier sur la Vierge de Tolède :

On révere à Tolède une image de Vierge
Devant qui toujours tremble une lueur de cierge,
Statue étincelante en robe de brocart,
Comme si l'or était plus précieux que l'art !
Et sur cette statue on raconte une histoire
Qu'un enfant de six ans refuserait de croire,
Mais que doit accepter comme une vérité
Tout poète amoureux de la sainte beauté.

Quand la reine des cieux au bon saint Ildefonso,
Pour le récompenser de la Grande Réponse, (*)
Quittant sa cour d'ivoire au paradis vermeil,
Apporta la chasuble en toile de soleil ;
Par curiosité, par caprice de femme,
Elle fut regarder la belle Notre-Dame,
Ouvrage merveilleux dans l'Espagne cité,
Rêve d'ange amoureux à deux genoux sculpté,
Et devant ce portrait resta toute pensive
Dans un ravissement de surprise naïve !
Elle examina tout : le marbre précieux,
Le travail patient, chaste et minutieux,
La jupe raide d'or comme une dalmatique,
Le corps mince et fluet dans sa grâce gothique,
Le regard virginal velouté de langueur
Et le petit Jésus endormi sur son cœur ;
Elle se reconnut et se trouva si belle
Qu'entourant de ses bras la sculpture fidèle,
Elle mit, au moment de remonter aux cieux
Au front de son image un baiser radieux !
Ah ! que de tels récits, dont la raison s'étonne
Dans ce siècle trop clair pour que rien y rayonne,
Aux temps de poésie où chacun y croyait,
Devaient calmer le cœur de l'artiste inquiet.
— Faire admirer au ciel l'ouvrage de la terre !
Cet espoir étoilant l'atelier solitaire,
Et le ciseau pieux longtemps, avec amour,
Pour le baïer divin caressait le contour !

Si la Vierge aujourd'hui, dans l'or d'une auréole,
Venait à quelque prêtre apporter une étole,
Et sur nos autels grecs pouvait voir son portrait,
Pensez-vous, ô sculpteurs, qu'elle s'embrasserait ?

* * Deux pensées en vers, inédites, que je ne connaissais pas et qui viennent de m'être communiquées avec les noms d'auteurs :

O Canada, mon pays, mes amours,
Pour t'habiter, il nous faut des peaux d'ours !

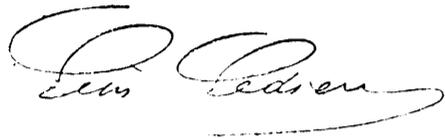
(J. A. N. PROVENCHER).

(*) Saint Ildefonso écrivit, sous ce titre, un traité en l'honneur de la Sainte-Vierge.

On ne prend pas toujours les découvreurs au sérieux, témoin le quatrain excentrique suivant :

Jacques Cartier,
N'ayant pas de métier,
Parait de France
Pour courir sa chance !

(ABBÉ LACASSE)



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Il semble qu'on puisse se faire peu à peu aux surprises cruelles de la mort, tant elle ne nous les ménage pas. Il n'en est rien, et chacun de ses nouveaux coups nous plonge dans la consternation. C'est surtout le cas lorsqu'elle ravit à l'affection générale, comme ces jours passés, à Louiseville, comté de Maskinongé, une jolie, aimable et joyeuse jeune femme de vingt-quatre ans, à qui une longue vie semblait sourire dans les yeux de son époux et de trois gentils bébés. Mme G.-F.-A. Lambert, née Marie-Berthe-Elmira Lafrenière, laisse, en quittant si tôt ce monde, trop prosaïque pour elle, le parfum de regrets sincères chez tous ceux qui la connurent. A la famille, nous offrons nos vives sympathies.

* *

Nous n'avions pas trop présumé de ce que serait la soirée du 12 octobre courant, au Cercle Ville-Marie, en lui prédisant, l'autre jour, un immense succès. Réellement, ce festival littéraire de haut goût a été l'événement de la fête colombienne, à Montréal. Au pied de l'estrade où devait paraître le distingué conférencier, si chaudement applaudi toujours, le R.P. Gaffre, des Frères Prêcheurs, l'élite de la société française de notre ville s'était donné rendez-vous. On remarquait, au premier rang, Mgr l'archevêque de Montréal, Monsieur O'Brien, légat du Saint-Siège, le Rév. M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice, et plusieurs autres membres du clergé, parmi les plus marquants.

Ce brillant auditoire n'a pas été trompé dans sa légitime attente, et le savant panégyriste de Colomb s'est surpassé lui-même en éloquence charmante ; c'est faire assez son éloge.

* *

C'est vraiment un chic petit journal celui dont vient de m'adresser un numéro spécimen notre digne vieux confrère Henri du *National*, le directeur de la rédaction à la feuille naissante. *Le Journal des amoureux* : un nom prédestiné, bien propre à forcer la clientèle parmi "notre brillante jeunesse" surtout, et si l'on continue de lui donner la gaillarde allure, tempérée d'une juste réserve, qui distingue ce fascicule de début. Mais pour arriver à cette juste note, je n'oserais plus, si j'en étais, faire reparaitre, dans les suivantes livraisons, *Le petit bijou de famille*, ou autre chose du genre. "L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a," et *Le Journal des amoureux* brille assez bien partout de fine gauloiserie pour se passer de pochade comme celle-là.

Comme je suis sûr qu'il n'y apparaîtra plus rien pour friser cet excès là, il m'est agréable de recommander chaleureusement à mes lecteurs cette coquette revue nouveau genre. Pour quelques sous, chaque mois, dix centins au numéro ou soixante-quinze centins à l'année—elle vous fait passer un charnant quart-d'heure, en très spirituelle compagnie, choisie pour ses lecteurs par quelqu'un qui s'y connaît.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J. Vallon, Montréal.—Nous avons soumis votre cas à celui de nos collaborateurs à qui vous vous intéressez spécialement. Il en fera peut-être l'objet d'une réponse particulière. Et alors, il reconnaîtra, sans doute, aussi lui, qu'il ne manque pas de ressources chez

vous, tant s'en faut, et que vos bonnes dispositions littéraires n'ont plus besoin que d'un apprentissage consciencieux, fait privément, pour vous mettre en état de tenir une bonne plume.

Padro, Saint-L.—Jamais assez d'une bonne chose, cher confrère. Vous connaissez notre vieux dicton canadien : "On ne se plaint jamais que la mariée est trop belle." Donc, bienvenu, et merci.

Mlle X. de B., a bien dû se douter fort, sans que je le lui dise, du grand plaisir, bien légitime du reste, que vous causerait son attention. Quant au secret de rédaction, vous savez si on le garde. Accordez-nous le bénéfice de quelques numéros, pour le dernier envoi : bientôt, à la suite des *Souvenirs*.

Mlle Caroline T... Brunswick, Maine.—Il nous est agréable, certes, de vous faire parvenir le numéro spécimen, que vous sollicitez, des *Causeries familiales*. Nous l'avons expédié déjà. Néanmoins, comme les loisirs nous manquent pour répondre à toutes les demandes qui nous viendraient de ce chef, j'aime à marquer ici, pour le bénéfice de tous les intéressés, qu'on peut obtenir ce numéro de Paris, directement, en s'adressant à la bienveillante directrice du journal, madame Louise d'Alq, 4, rue Lord Byron, à Paris, France.

JULES SAINT-ELME.

LE MONUMENT DES BRAVES DE 1760



Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant la gravure du monument des braves de 1760.

Ce magnifique monument est érigé sur les plaines d'Abraham à un mille de Québec, dominant la vallée Saint-Charles où fut livrée la dernière et glorieuse bataille franco-saxonne, en Canada, le 28

avril 1760, entre le général Murray et le brave et immortel chevalier de Lévis.

Nous ne voulons pas entrer dans les détails de cette sanglante bataille : nous dirons seulement que Murray avec toutes ses troupes avait passé l'hiver dans la forteresse de Québec, s'y était fortifié, avait un matériel considérable de guerre ; le 28 avril ses troupes étaient reposées et en état de supporter les fatigues de cette terrible bataille.

Tandis que l'armée du chevalier de Lévis avait marché près de dix lieues sans interruption dans des chemins impraticables, à la pluie, avait été obligée de laisser une partie de ses grosses pièces dans les marais de la Sucette à neuf milles de Québec. Espérant bien arriver aux portes de la ville sans que Murray en fût averti d'avance.

Le malheur voulut qu'un soldat français, entraîné accidentellement par les glaces, passât devant Québec, fut aperçu et sauvé par les gardes anglaises, à moitié mort de froid. Il fut interrogé et dit qu'il appartenait à l'armée de Lévis qui venait de Montréal et avait débarqué à Saint-Augustin. L'éveil fut donné par ce malheureux incident : Murray sortit de la ville avec 5,000 hommes, et alla rencontrer Lévis sur les hauteurs de Sainte-Foye.

L'armée française, épuisée de fatigue, n'ayant que trois pièces de canon et quelques bouches à feu, refoula les Anglais jusqu'aux plaines d'Abraham où une sanglante bataille s'engagea. Les plus vaillants soldats du monde se disputaient la victoire : dix mille hommes étaient aux prises. Cela se passait sur le terrain même d'où s'élança ce glorieux monument. La mêlée fut terrible ; plus de trois mille hommes restèrent sur le champ de bataille. L'armée anglaise retraits en désordre, dans les murs de Québec, abandonnant ses morts et ses blessés.

Le chevalier de Lévis se fortifia dans la vallée Saint-Charles, en attendant des secours de France, qui lui auraient permis de reprendre Québec d'assaut, mais la Providence en avait décidé autrement. Ce furent trois frégates anglaises qui arrivèrent vers la fin du mois de mai, avec quantité de troupes, provisions, etc., etc. Lévis, se voyant abandonné, signa la reddition de Québec.

Voilà, en peu de mots, l'histoire de la dernière bataille qui décida du sort de ces quelques milliers de Canadiens délaissés, qui ont depuis peuplé le Canada et une partie des Etats-Unis.

Quatre vingt douze ans après cet événement, c'était vers la mi-septembre 1852, trois amis se dirigeaient vers l'endroit appelé Moulin Dumont ; ils y trouvèrent, sortis de terre, des ossements humains. Ces trois personnes, c'étaient MM. le chevalier L. G. Baillargé, O. Robitaille et l'historien Garneau. L'on projeta, séance tenante, d'élever un monument en cet endroit aux braves qui avaient combattu avec tant de valeur pour leur patrie. Cette œuvre s'est accomplie sous le patronage de la Société Saint-Jean-Baptiste, dont ces trois distingués citoyens étaient des membres dirigeants.

Comme pour toutes les œuvres nationales, le temps avait déjà presque relégué dans l'oubli tous les sacrifices que les généreux promoteurs s'étaient imposés pour ériger ce mémorable obélisque, lorsqu'en 1879, un ancien membre de la Société Saint-Jean-Baptiste, M. Octave Lemieux, proposa de restaurer ce monument, se chargeant de trouver une partie de l'argent nécessaire. Sa demande ne fut pas couronnée de succès, car les réparations furent incomplètes et il fallut remettre à plus tard le parachèvement, qui n'a été effectué que dernièrement. M. Lemieux, ayant encore pris l'initiative, a réussi à faire souscrire la somme de \$700, ce qui lui a permis de réaliser son projet tant caressé, aidé de M. J. F. Peachy, architecte, qui, lui aussi, s'est généreusement dévoué à cette œuvre nationale.

Les travaux d'embellissement sont magnifiques, et l'on peut dire que Québec possède un des plus beaux monuments de l'Amérique. Nous, Canadiens-français, nous devons beaucoup de reconnaissance à ces deux patriotes, MM. Oct. Lemieux et J. F. Peachy, pour le dévouement qu'ils ont consacré à cette protestation de patriotisme. La France, en particulier, l'illustre patrie d'origine, commune à Lévis et à nous, apprendra, sans doute, avec beaucoup de joie, que nous avons des hommes qui sont toujours prêts à s'imposer de grands sacrifices pour honorer la mémoire des gloires nationales dont nous sommes fiers. Ces actions, presque héroïques doivent être signalées et leurs auteurs méritent tout le respect de la nation, et surtout la reconnaissance de leurs concitoyens.

X. X.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Saumon en salade.—Prenez du saumon froid précédemment cuit au court-bouillon, coupez-le par tranches minces ; dressez et décorez-le comme le turbot en salade ; assaisonnez-le de même, et servez.

Foie de veau à l'italienne. (Hors-d'œuvre).—Sautez des tranches de foie dans une casserole, avec de bonne huile fine, saupoudrez-les de sel fin et retournez-les sans les rompre. Egouttez-les lorsqu'elles seront cuites ; dressez-les, arrosez-les d'une sauce italienne rousse réduite, et en outre d'un peu de jus de citron.

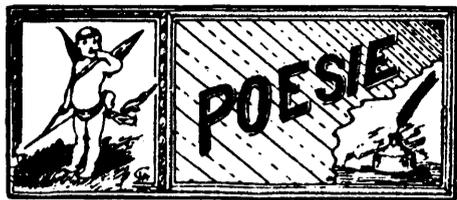
Oufs au fromage.—Cassez vos œufs ; salez et poivrez ; ajoutez-y du fromage de Gruyère, râpé, et battez bien le tout. Mettez ensuite un morceau de beurre frais dans une casserole, autant que possible en terre ; découpez-y une gousse d'ail en quatre morceaux, et retirez-les dès qu'ils seront bien roux.

Versez alors vos œufs en ayant soin de les agiter jusqu'à complète cuisson, et servez de suite.

NOTA.—Le goût d'ail disparaît en grande partie.

Pudding à la cowley.—Faites cuire des pommes de terre à l'eau, écrasez-les et passez au tamis. D'autre part, cassez huit œufs et séparez les jaunes des blancs.

Mettez les jaunes dans une terrine et mettez-y du sucre en poudre, ajoutez des amandes mondées et pilées. Travaillez le tout avec la purée de pommes de terre, les blancs d'œufs fouettés et du sucre vanillé. Mettez le mélange dans un moule beurré, faites cuire au four et masquez avec une crème à la vanille.



UN MODÈLE

HUMBLEMENT DÉDIÉ A MADEMOISELLE E. C.

Sa bouche est l'organe candide
De la naïve vérité ;
La paix sur ses lèvres réside ;
La pudeur, sur son front timide,
Empreint sa céleste beauté.

Prudente, pieuse et discrète.
Humble et soumise à ses parents,
Dans le silence et la retraite,
Elle croit en grâce, et s'apprête
Aux plus sublimes dévouements.

Contemplez ce maintien modeste,
Ces yeux timidement baissés ;
Entendez cette voix céleste,
Où la ferveur se manifeste
En élans, en soupirs pressés.

Comme elle, je vous en conjure,
Gardez, gardez votre candeur ;
Aimez bien la vierge si pure ;
Fuyez, fuyez toute souillure :
L'innocence fait le bonheur.

G. A. GRATON.

LA LÉGENDE DE LA FORÊT

(Suite et fin)

II

Après l'avoir en vain cherchée dans tous les coins du bourg, les parents d'Yvonne ne doutèrent plus que leur fille n'eût été enlevée par le fermier ; mais quels moyens avait-il employés pour arriver à ses fins, se demandaient-ils, si Yvonne n'y avait pas donné occasion par quelque imprudence. Ils ne se pardonnaient aucunement de n'avoir pas mieux veillé sur leur enfant. Le cœur débordant d'anxiété et de peine, ils se mirent en route, à onze heures du soir, pour leur logis, sis à une lieue du bourg et au milieu de la forêt où Yvonne avait été emportée une heure auparavant. Ils espéraient trouver leur fille en arrivant. Effectivement, Yvonne était au foyer paternel quand ils rentrèrent.

Elle venait d'y arriver, accompagnée par son ravisseur dont la ferme, avons-nous dit, se trouvait sur le prolongement du chemin de la charbonnière (lieu où l'on fait le charbon). Toutefois, le drôle s'était bien gardé de faire halte dans la chaumière des bonnes gens qu'il venait de tromper, de crainte d'y rencontrer les parents qu'il soupçonnait avec raison, pouvoir lui faire un mauvais parti.

Yvonne, pâle et toute troublée, confessa en pleurant son imprévoyance à ses parents et son arrivée à la maison en compagnie du jeune homme, mais elle cacha l'enlèvement violent dont elle avait été l'objet. Alors, le père la regarda fixement et lui dit d'une voix sévère :

— J'aime à croire que pendant ton retour au bras de ce damoiseau, tu n'as pas oublié les sentiments d'honneur que ta mère et moi t'avons inspirés ?

Yvonne, toute tremblante, allait répondre, quand son père lui coupant la parole, avec un accent terrible :

— Vois-tu, Yvonne, si tu avais été victime de ta folle imprudence, je ne voudrais pas le savoir, car je ne te le pardonnerais jamais, entends-tu, jamais !

Sous le coup de cette menace paternelle, la pauvre Yvonne baissa la tête en silence. Hélas ! le temps devait se charger de répondre à la place de l'infortunée jeune fille.

A partir de ce jour, Yvonne devint de plus en plus triste et sombre.

Ni elle ni ses parents ne revirent le fermier malgré les promesses de le visiter qu'il avait faites à la famille, lors de la fête. D'ailleurs, il ne les avait faites que pour mieux capter la confiance et endormir les soupçons sur ses desseins. Réellement, cet homme n'était qu'un impie, un débauché et un ignoble séducteur.

Cette vérité éclata comme un coup de foudre lorsqu'on s'aperçut que la pauvre Yvonne, délaissée par lui, allait être mère.

— Ainsi, c'était vrai, lui dit son père d'une voix sourde ; ta fatale étourderie t'a perdue ; eh bien ! je l'ai dit, je n'ai qu'une parole, et pas de pitié pour une fille qui n'a pas su profiter des leçons de sagesse que ses parents se sont efforcés de lui inculquer ; le sort en est donc jeté : je te chasse ; pars, malheureuse ! va cacher ta honte où tu voudras, et ne t'avise jamais de reparaitre devant mes yeux.

— Grâce, grâce, mon père ! je ne suis pas coupable, il m'a enlevée et violentée !

— C'est ta seule faute, et tu es coupable, car tu t'es oubliée à son bras.

La mère pria, supplia le père en faveur de sa fille ; rien n'y fit. Le charbonnier, impitoyable, montra la porte à sa fille et lui dit d'une voix implacable :

— Va-t-en, je te maudis !

La pauvre fille voulut embrasser son père, mais il la repoussa durement ; elle sortit alors, en disant à travers ses sanglots :

— Adieu ! chers parents !

C'était la veille de Noël : la neige tombait et la bise glaciale, gémissant à travers les ramures de la forêt, semblait plaindre la malheureuse Yvonne. Elle jeta un dernier regard sur la maison paternelle et partit, désespérée, en s'écriant :

— Maudite, je suis maudite ; la malédiction des parents porte malheur aux enfants ; où me cacher pour me soustraire à ses terribles conséquences ; mon Dieu, pitié, pitié ! ô mort, écrase-moi !

Seule au milieu des bois, que faire, où aller ? disait l'infortunée. L'idée lui vint alors d'implorer la charité de celui qui l'avait perdue : " Il aura pitié de moi, pensait Yvonne, bien qu'il ne m'aime pas." Elle se dirigea alors du côté de sa ferme et marcha une heure dans les neiges avant de l'atteindre. En y arrivant, elle entendit des chants et des cliquetis de verres : le misérable séducteur était en train de faire réveillon, ou plutôt ripaille avec des amis. Elle frappa timidement à la porte : un domestique ouvrit. Elle demanda à parler au maître ; celui-ci vint en pestant de ce qu'on le dérangerait.

— Que me voulez-vous ? dit-il, brutalement, à la malheureuse enfant.

— Pitié pour l'infortunée qui a été votre victime, que son père vient de chasser et de maudire, répondit la pauvre fille, en pleurant.

Ah ! c'est toi, Yvonne, la prude, la bégueule, et qu'est-ce que tu veux ? lui dit le rustre, sans même lui offrir d'entrer.

— La charité de quelque sous, pour m'aider à élever l'enfant qui va naître, jusqu'à ce que je puisse travailler.

— Je vais t'en flanquer des sous, f... iche-moi le camp, rosse, carogne ! Ah ! tu te figurais peut-être que j'allais t'offrir le mariage en venant mendier à ma porte, sale charbonnière ! Allons donc, il me faut, à moi, une femme riche : abondance de biens fait seule le bonheur de la vie ; pas besoin de ma future joue à la vertu comme toi, je ne tiens pas à la vertu, moi, et comme don Juan, je suis le contraire d'un personnage vertueux. Maintenant, détale, entends-tu, saleté... et plus vite que ça où je lance mes chiens sur toi.

— Oh ! pour l'amour de Dieu, sur l'âme de votre mère, dit Yvonne en sanglotant et en tombant à genoux dans la neige, un petit secours, je vous en supplie, non pas pour moi, je ne le mérite pas, c'est vrai, mais pour ce pauvre innocent qui va venir au monde et dont vous êtes le père.

Ces paroles, dites avec une douceur d'ange, par la pauvre Yvonne, auraient touché un tigre ; loin d'être attendri, le scélérat poussa la jeune fille en arrière en lui disant :

— Pas de pleurnicheries, et file. Turc, Pique, Cartouche, fit-il, en sifflant ses chiens.

Mais les intelligentes bêtes, semblant com-

prendre la méchanceté de leur maître, ne firent que quelques pas et s'arrêtèrent à distance de la jeune fille ; néanmoins, la pauvre mignonne eut peur et elle s'enfuit en jetant un cri de désespoir. Ce cri effrayant, repercuté par les échos de la lande et des bois, retentit comme un appel de vengeance au ciel.

Quant au monstre qui venait de mettre le comble à ses forfaits en repoussant cet ange qu'il avait flétri, cette martyre de la fatalité, il retourna à son orgie sans le moindre remords et en chantant cet horrible quatrain :

Jeune fille étourdie,
Tenez-vous pour avertie
Que souvent un séducteur
N'est qu'un franc et vil menteur !

Le lendemain, jour de Noël, des bûcherons découvraient, dans la neige et au milieu des bois, une jeune femme et un enfant nouveau-né. L'enfant n'avait pour maillot qu'un tablier et un mouchoir de poche. La mère le serrait contre son sein. L'une et l'autre n'était plus que deux cadavres. Quand on en rapporta la nouvelle au bourreau qui avait consommé le crime, il s'écria joyeusement : " Bon débarras ! " Ce fut là toute l'oraison funèbre de la pauvre martyre Yvonne.

III

Un an après, jour pour jour, c'est-à-dire le 24 décembre, au moment où la voix de l'airain sacré appelait au lointain les fidèles à la crèche de l'Enfant-Dieu, le misérable fauteur du terrible drame que je raconte traversait, un falot à la main, le bois où avaient péri ses victimes, afin de se rendre à un réveillon dans un village voisin. Nullement peureux, il marchait en sifflant, non pas un des airs sacrés de Noël, mais quelque refrain profane à la mode.

Bien que connaissant parfaitement le chemin qu'il suivait, pour l'avoir parcouru cent fois, et bien qu'il n'eût qu'un quart d'heure tout au plus à passer sous bois, il fit fausse route à la rencontre d'un carrefour et s'égara.

Il eut beau revenir, traverser, s'orienter, il s'enfonça insensiblement dans le labyrinthe boisé ; il passa et repassa plusieurs fois dans les mêmes parages sans parvenir à retrouver sa piste.

— J'aurais dû prendre une voiture, pensa-t-il ; du moins, j'aurais sorti vivement du bois d'un côté ou de l'autre, et je me serais ressaisi. Avec ma toquade d'aller à pied, et la neige qui tombe à flocons pressés, me voici joliment embourbé.

Il marcha plus d'une heure sans parvenir à sortir de la forêt : enfin, vaincu par la fatigue et à bout de patience, il poussa un épouvantable blasphème et s'assit sur une souche.

A ce moment, par un prodige contraire à toutes les lois de la nature, puisqu'il neigeait, un éclair illumina la forêt et un terrible coup de tonnerre ébranla les arbres et fit trembler le sol.

Le mécréant, tout brave qu'il était, eut peur, pour la première fois de sa vie : il tressaillit et se cacha la tête dans ses mains.

Un instant après, nouvelle lueur électrique et un autre coup de tonnerre.

Le sceptique pâlit, et aussitôt il perçut un froissement sur la neige. Il releva la tête et se trouva en face d'un carrosse blanc, attelé de deux chevaux noirs et éclairé par deux réverbères d'une couleur rouge sang. La voiture s'arrêta devant lui. Cette fois, il fit un tel soubresaut qu'il se trouva debout ; cependant ce mouvement n'avait pas été causé par la peur : tout au contraire, la joie de voir une bonne aubaine lui arriver sous la forme d'un magnifique équipage, l'avait seule produite ; mais soudain, il pâlit affreusement, car il crut reconnaître dans le vieillard qui servait de cocher et qui le fixait avec des yeux fulgurants, son père, mort depuis deux ans des suites du chagrin causé par ce fils.

Le vieillard ne dit mot et le jeune cynique se remit aussitôt, en se disant que cette ressemblance n'était que l'effet du hasard ; après tout, bien des personnes se ressemblent.

Au même instant, une tête de femme, voilée de

noir, se montra à la portière et lui dit, avec un organe d'un charme infini :

— Vous êtes égaré, monsieur ?

De nouveau le fermier tressaillit : où donc avait-il entendu cette voix ? puis il dit :

— Oui, madame.

— Où allez-vous ?

— Au bourg, au nord du bois.

— C'est également de ce côté que nous nous dirigeons ; alors, si vous désirez faire route avec nous ?

— Avec plaisir, car voilà plus d'une heure que je cherche à m'orienter sans y parvenir.

— Montez alors . . .

La portière s'ouvrit, l'individu s'installa en face de la dame, tout en se félicitant *in petto* de la bonne fortune qui lui arrivait, et la voiture repartit au trot.

La dame était seule à l'intérieur ; elle garda d'abord le silence et fixa froidement son compagnon de voyage. Tout en la regardant lui-même avec calme, il cherchait à distinguer ses traits, mais malgré l'éclat des réverbères qui éclairaient parfaitement le dedans de la voiture, il ne parvenait pas à percer son voile : il ne voyait que ses yeux brillants comme deux lucioles. Néanmoins, il devinait que la propriétaire de ces yeux devait être très belle et, bien que le regard de cette femme mystérieuse lui en imposât quelque peu, il bénissait sa mésaventure qui l'avait fait tomber en si charmante compagnie. Il déclina ses noms et qualités et pria la dame de lui faire l'honneur de lui confier les siens.

— Tout à l'heure, vous saurez qui je suis, dit-elle.

— En attendant, permettez-moi, madame, de vous donner la main, afin de vous témoigner ma reconnaissance pour l'immense service que vous venez de me rendre en m'arrachant à ma cruelle position.

— Voilà, fit l'inconnue en présentant franchement sa main, une petite main de duchesse, fine et blanche.

Le drôle prit cette main et voulut la porter à ses lèvres, mais la belle inconnue la retira vivement en disant :

— Je vous connais et j'ai entendu parler de vous : vous passez pour un volage, un mauvais sujet et même un méchant homme ; permettez donc que je ne me compromette pas.

— On m'a calomnié, dit l'imposteur, en tremblant un peu.

— Non, riposta sévèrement la femme mystérieuse, j'ai des preuves que c'est la vérité.

Cette réponse glaça les dispositions érotiques, du jeune libertin qui se préparait déjà à dresser ses batteries tentatrices en face de sa compagne, ainsi qu'il l'avait fait naguère, avec un si effrayant succès, à l'égard de la pauvre Yvonne.

— Je suis libre, continua la dame voilée, et j'ai de l'or en abondance ; regardez.

Et ce disant, elle souleva les coussins du siège qui lui faisait face. Le coffre en dessous était rempli d'or, ainsi que celui de l'autre banquette.

Ebloui, le jeune viveur qui aimait autant l'or que le plaisir, désira violemment conquérir cette inconnue et lui dit :

— Madame, moi aussi je suis libre, ainsi que vous le savez, et, malgré mes antécédents regrettables, en compagnie d'une austère et vertueuse personne comme vous, je reviendrai certainement à résipiscence. Je vous supplie donc, avec un profond respect et une immense admiration pour votre vénérée personne, de bien vouloir accomplir la plus noble action de votre existence, en daignant m'accorder votre main que j'ai l'honneur de solliciter avec la plus profonde humilité.

L'inconnue sourit amèrement et répondit :

— C'est l'or que vous prenez chez la femme que vous désirez épouser et non pas ses vertus, ainsi que vous l'avez avoué vous-même ; est-ce donc mon or ou moi que vous aimez ?

— Vous seule, uniquement vous, madame !

— Mais comment pouvez-vous m'aimer sans me connaître ?

— Je vous devine bonne et belle, et c'est pourquoi je vous aime. Oui, madame, malgré mon indignité, qui me crie que les criminels ne s'allient pas avec les anges, ceux-ci, cependant, ramènent

ceux-là à la vertu ; aussi, je crois que c'est la Providence qui a permis que je perde mon chemin afin de me trouver sur le vôtre.

— C'est vrai, dit la dame d'une voix sépulcrale, c'est la Providence qui m'a envoyée sur votre route, ce soir, pour y accomplir une mission justicière !

— C'est bien cela, madame, la mission de me ramener à la justice par l'union de votre cœur bienfaisant à mon cœur coupable, appuya l'impudent, tout entier à son amour intéressé, plus réaliste qu'idéal.

— Et vos sentiments sont sincères, dit la dame mystérieuse ?

— D'une sincérité à toute épreuve, répliqua le pourreau du troupeau d'Epicure.

— Bien ! regardez-moi, maintenant.

Et l'inconnue rejeta son voile en arrière. Un éclair embrasant la forêt illumina son gracieux visage et le jeune mécréant tomba à la renverse, en s'écriant avec terreur :

— Yvonne ! c'est Yvonne !

— Elle-même, répondit l'être mystérieux, et c'est ton père qui est sur le siège de la voiture. Oui ; je suis Yvonne que tu as perdue, trahie, que tu as chassée lâchement et cruellement, et qui est morte de misère avec son enfant, dans ce bois que nous traversons. Est-ce moi maintenant que tu aimes ou cet or que tu as cherché en vain chez des femmes qui t'ont repoussé avec indignation à cause de ton infâme conduite et de ta cruauté envers moi et ton enfant.

— Pardon, oh ! pardon, mille fois pardon, répétait le malheureux, en se précipitant aux pieds de sa victime. Je t'aime, Yvonne, je t'aime chère et digne Yvonne, je t'aime avec abnégation et sans mélange d'intérêt !

— Tu mens ! répondit Yvonne, avec force, tu mens comme tu as toujours menti pour parvenir à tes fins malhonnêtes. . . tu mens, comme lorsque tu me disais autrefois : " Je t'aime malgré ta pauvreté," et cela pour mieux voiler mes yeux et me faire tomber dans tes pièges ; pauvre folle que j'étais ! que je paye cher aujourd'hui mon erreur, mon aveugle, ma coupable confiance ! Tu n'es qu'un fourbe et un perfide : je lis dans ton cœur, et, aujourd'hui encore, tu me repousserais comme il y a un an, si je n'avais pas de richesses. Ah ! tu es bien dans l'impénitence finale !

En ce moment, un vagissement se fit entendre, et Yvonne, prenant son enfant à ses côtés, le montra au misérable, en disant :

— Voilà ton sang que tu as renié ! ce sang innocent crie vengeance contre toi !

Le tonnerre et les éclairs se succédaient maintenant sans interruption, éclatnaient, terribles, comme au jour du jugement dernier.

Le criminel, atterré, n'osait regarder ses deux victimes. Il embrassait les pieds d'Yvonne, il rampait maintenant devant cette femme qu'il avait outragée, insultée, méprisée et vilipendée : le scélérat éprouvait des remords cuisants et tremblait devant les grondements de la foudre et l'ouragan qui sévissait avec rage, mais c'était uniquement par crainte des châtiments de Dieu, car il n'avait aucun repentir de ses forfaits.

— Yvonne, angélique Yvonne, ô douce et céleste Yvonne, répétait-il, avec exaltation, puisque tu es revenue sur la terre, je te le jure, je vais réparer mes torts à ton égard ; je t'épouserai et t'adorerai, toute ma vie, à deux genoux ; je te rendrai heureuse, bien heureuse !

— Il est trop tard, répondit la jeune fille, pour racheter le passé et effacer tes crimes : tout est consommé, et les morts ne reviennent pas chercher la justice parmi les vivants. L'heure du pardon est expirée ; voici venir celle du châtimement.

Alors, au milieu de l'épouvantable cataclysme des éléments déchaînés, Yvonne, la providentielle justicière, Yvonne la vengeresse, prononça cette terrible sentence :

— Nous voici tous les quatre arrivés : le père, damné pour avoir mal élevé son fils ; le fils, damné pour ses infamies ; moi, la jeune fille, damnée pour n'avoir pas su rester sage, et l'enfant, damné pour être mort sans baptême !

Et le char s'engouffra dans un abîme de feu ! !

CHARLES VALEUR.

Montréal, 1892.



LES SAISONS : L'AUTOMNE

La chasseresse moderne, si crâne en son ajustement demi-masculin, telle est l'allégorique figure que l'artiste a choisie pour personnifier la saison actuelle. Et n'est-elle pas charmante, dans l'encadrement des ramures dépouillées déjà, et dans le silence solennel des grands bois, cette jeune déesse fin de siècle, ayant aux mains, au lieu d'un arc, un élégant fusil.

Fringante sœur de Diane, on devine toutefois dans son doux et clair regard plus de tendresse et de pitié, et si l'imprudent Actéon s'était jamais trouvé sur son passage, il en eût été quitte, très probablement, pour une forte semonce, ce qui d'ailleurs eût été bien suffisant en raison de son très excusable méfait.—G. T.

LA PREMIÈRE MESSE DITE SUR LE SOL DE L'AMÉRIQUE

Ce ne fut pas au nom de l'Espagne et de l'Europe, mais au nom du Christ et de l'Eglise que Christophe Colomb prit possession du nouveau continent. La première messe célébrée à terre, en présence de son équipage, fut sans doute une scène magnifique et étrange, et plusieurs peintres s'en sont inspirés.

M. de Paredes a su exprimer heureusement la beauté de ce décor exotique, et surtout le contraste des physionomies entre les Européens et les sauvages ; cette scène était bien faite pour tenter son talent, si original et si pittoresque.—G. T.

LE MONUMENT DES BRAVES DE 1760

En publiant " Le monument des braves de 1760," tel qu'il existe à présent, à la suite des réparations pieuses que lui a fait subir le patriotisme de nos compatriotes québécois, il nous a paru opportun et intéressant d'y joindre les portraits de trois de ses principaux zélés. Ces fervents de nos gloires nationales méritent pour le moins cette mention honorable dans nos colonnes.

M. le chevalier Olivier Robitaille fut l'un des membres fondateurs de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Ainsi qu'on a pu le voir par la notice que nous insérons ailleurs sur le monument des braves de 1760, il fut parmi les premiers à prêcher son érection comme un devoir patriotique. Comme à titre de parrain, son nom va rester attaché à cette œuvre de gloire.

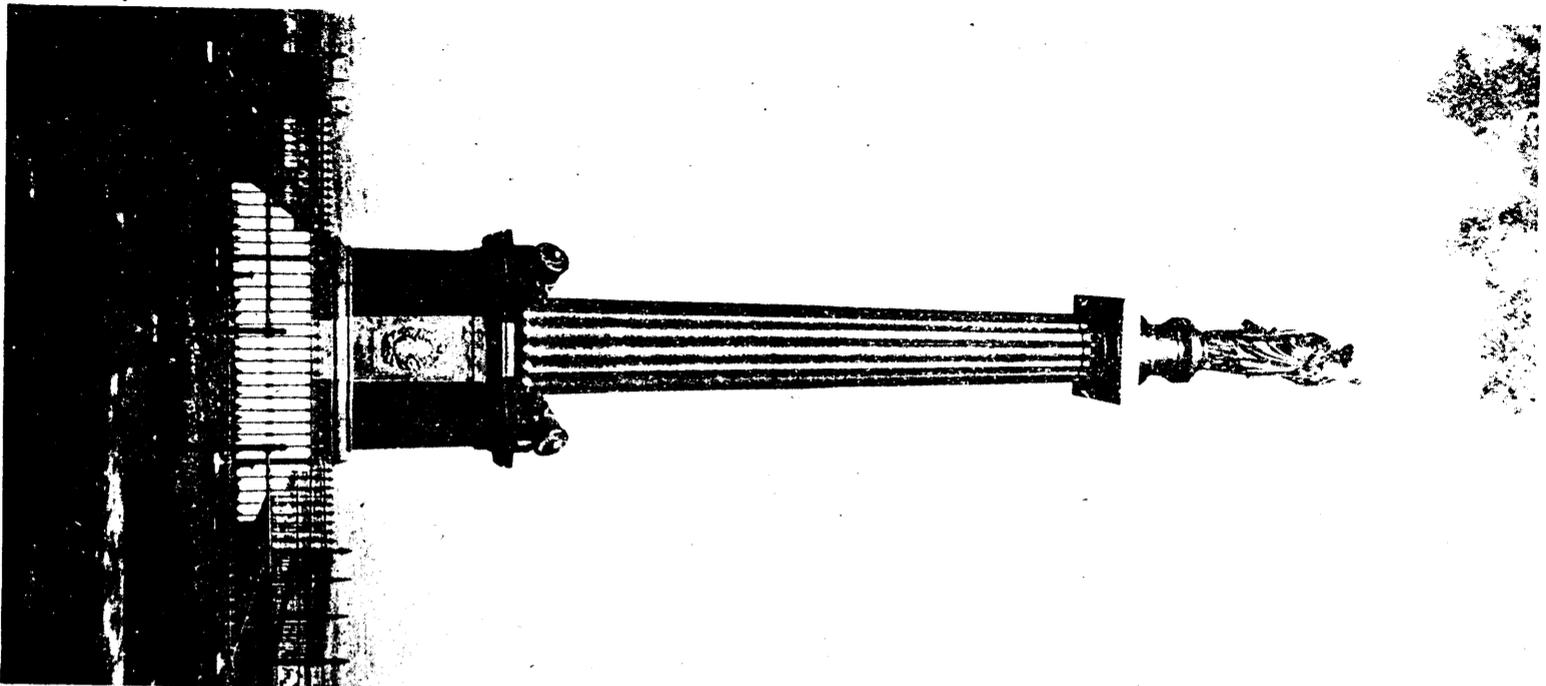
M. Octave Lemieux.—Saluons encore ici une des plus anciennes figures de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Voilà le type vrai du patriote zélé et désintéressé. C'est M. Lemieux, chacun connaît cela, qui s'est occupé de faire souscrire les fonds nécessités par la restauration urgente du monument. Il a réussi au gré de ses désirs, car la population généreuse de Québec a compris son dévouement. Lui aussi verra son nom rappelé avec orgueil au pied du monument des braves.

M. F. Peachy.—Malgré son nom à la tournure anglaise, un des membres distingués de la société Saint-Jean Baptiste de Québec, si française et catholique ; il en est même le digne vice-président actuel. Notre correspondant, M. J. B. Caouette est le président. Architecte de talent, M. Peachy a fourni gratis les plans et devis de restauration. Il partagera, vis-à-vis la postérité reconnaissante, l'honneur plein de mérites des deux précédents, ses collaborateurs et confrères en Saint-Jean-Baptiste.—J. ST.-E.

" J'aimerais à connaître la valeur, l'efficacité de la Sarsapareille de Hood, sur l'univers entier," écrit M. Longeacker, do l'Union Deposit, Penn.



LA PREMIÈRE MESE DITE SUR LE SOL DE L'AMÉRIQUE EN PRÉSENCE DE CHRISTOPHE COLOMB ET DE SES ÉQUIPAGES



SAINTE-FOYE—LE MONUMENT DES BRAVES



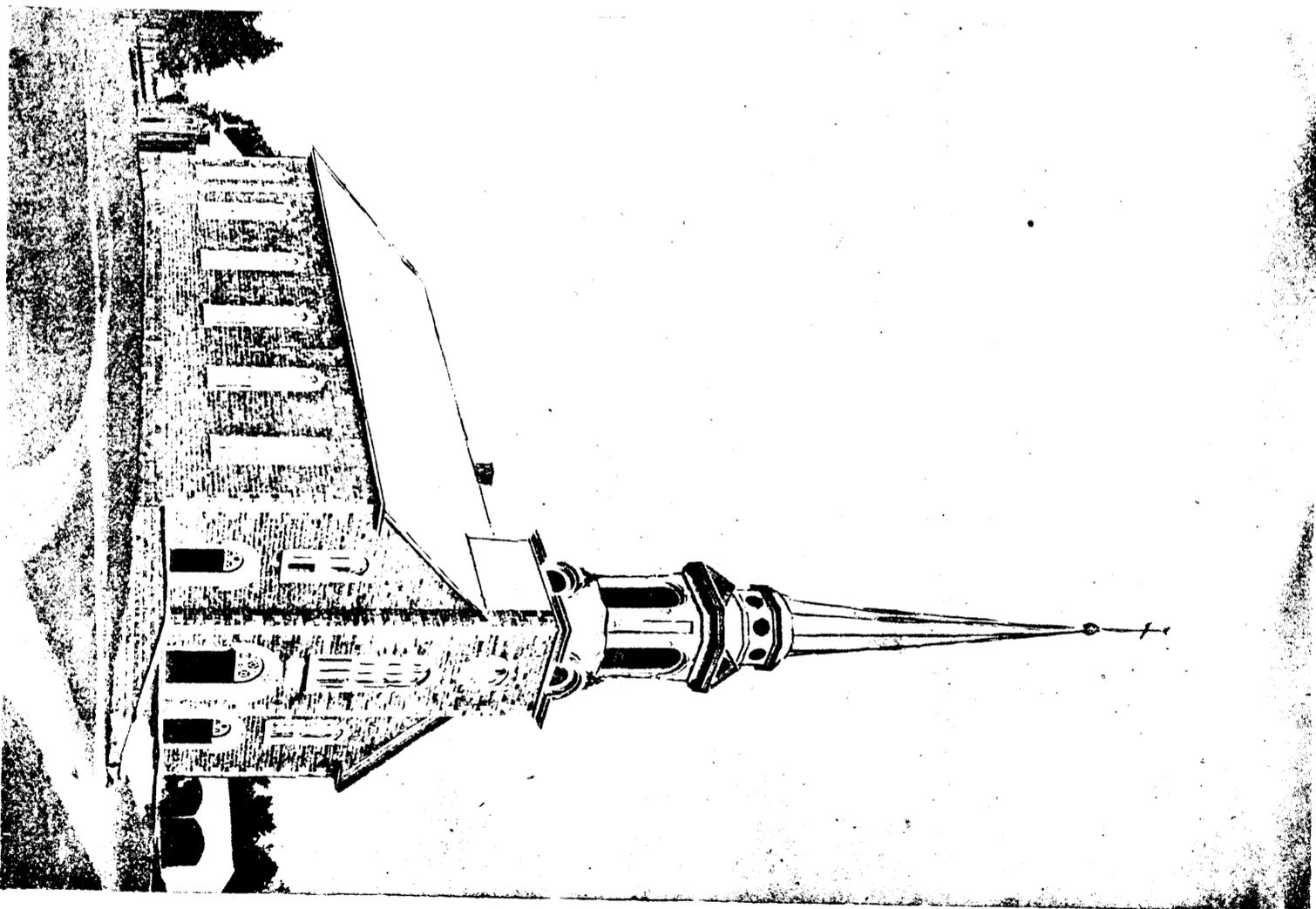
M. le chevalier Olivier Rohlfaille, M. D.



M. O. Lemieux, de la Société St. J. Be



J. F. PEACHY, ARCHITECTE
Photographes Beaudry—Photographe Armstrong



L'ÉGLISE DE SAINTE-FOYE

CHRISTOPHE COLOMB

PENDANT LA TEMPÊTE

PAROLES DE

A. TAVERNIER

MUSIQUE DE

F. BOISSIÈRE

1^{er} Couplet. 12

Tandis que sur les...
flots d'une mer in-con-nu-e, Mon vaisseau pavoi-
-se vague majestu-eux, Quel tourbillon sou-
-dain s'é-lève impé-tu-eux Accompagné d'é-
-clairs qui sillonnent la nu-ée? Déjà comme exci-
-té par un sourd grondement Se gonfle de fu-
-reur le liquide élé-ment! Mais le cœur fort,
rien ne m'arrê-te, Tout à l'espoir de ma con-
-quête, J'ose t'affronter, ô tem-pê-te,
Per-du dans cette immen-si-té!
Vainement de la mer pro-fon-de
Contre moi tu soulè-ves l'on-de, Bien-
-tôt, je dois trouver un mon-de, un
monde et l'immorta-li-té!

2^{es} Couplet.

Cependant que d'écueils ton vaste flanc re-cè-le! Ecueils où mon vais-
-seau peut couler sans re-tour, Par la vague et les
-vents assailli tour à tour Sous leurs coups redou-
-blés le voilà qui chan-cel-le! Oh! désordre immi-
-nent! une indi-cible horreur Parmi mes compa-
-gnons à se-mé la ter-reur!
3^{es} Couplet.

L'Homme qui devant
toi n'a point l'âme aguer-ri-e Croit entendre des
morts le lu-gubre bef-froi; Mes pauvres com-pa-
-gnons disent dans leur ef-froi Qu'ils ne reverront
plus le ciel de la pa-tri-e, Et les genoux trem-
-blants et les bras sans ressort Ils me maudissent
tous en at-tendant la mort!



PENSÉES ET SOUVENIRS

(En feuilletant un album)



ELLE bonne chose qu'un album rempli des photographies de personnes connues et aimées ; quel plaisir toujours nouveau nous trouvons à le feuilletter.

Que de pensées diverses, que d'innombrables souvenirs n'assaillent-ils pas notre âme à chaque feuillet que nous tournons ; chaque vi-

sage que nous voyons ne nous apporte-t-il pas une émotion nouvelle ? Ne passons-nous pas sans tran-

sition des souvenirs gais et rians de notre enfance aux regrets d'un âge moins heureux ? Ne revivons-nous pas notre vie pour ainsi dire, en revoyant nos amis de chaque année, de chaque époque ?

Voulez-vous, lecteurs, me permettre de vous dire ce que je viens d'éprouver en revoyant cette procession de figures qui m'ont tenu au cœur à différents titres ? Voulez-vous me suivre dans le sanctuaire de mes souvenirs intimes ? Je suis indiscret peut-être, mais, caché sous mon pseudonyme, qui pourra m'en accuser ?

Je commence. C'est la ressemblance bien aimée de ma mère qui occupe la première place, la place d'honneur dans mon album. C'est une bien douce émotion qui s'empare de moi en contemplant ces traits chéris ; ce regard maternel, que ne me dit-il pas ? Ne me rappelle-t-il pas ma première enfance, ne fut-il pas le phare qui a guidé ma jeune intelligence ? Ne sont-ce pas ces douces effluves qui ont réchauffé mon cœur ignorant tout autre amour ? Hélas ! que n'ai-je continué à ne désirer que lui !.

Cette bouche, c'est elle qui m'a donné les premières caresses et qui reçut en échange mes baisers innocents. O mère ! reçois l'expression de mon éternelle reconnaissance pour la sollicitude

continuelle dont tu as entouré mes jeunes années et pour l'inaltérable bonté dont encore tu me donnes constamment l'exemple.

Ensuite, c'est un ami d'enfance, un confrère de classe, presque oublié, qui se présente à ma vue. Nous nous aimions bien pourtant, nous étions gais compagnons, et bien souvent nous nous étions mutuellement promis d'être toujours amis ; mais la séparation est venue, nous sommes partis par des routes différentes, et ma foi, je ne sais ce qu'il est devenu.

C'est qu'il faut une bien forte affection, une sympathie bien profonde pour résister à une absence prolongée et une discontinuation complète de relations personnelles. On s'écrit souvent, puis, petit à petit, un plus long espace se glisse entre chaque missive ; on s'aime encore, mais d'un sentiment moins vif et, avec le temps il s'amoin-drit de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin on arrive à l'oubli de part et d'autre ; puis si, par hasard ou coïncidence, le nom d'un ami, jadis intime, frappe notre oreille et notre pensée, on ne s'arrête pas à regretter, à quoi bon ?... Il nous a oublié comme nous ne nous souvenons plus de lui, il a d'autres amis comme nous l'avons remplacé par d'autres confidentes. Voilà une amitié passée et c'est le sort réservé au grand nombre.

Tournant un feuillet, je vois une personne aimée qui n'est plus ; c'est une sœur aînée, tombée à la fleur de l'âge, victime de la cruelle phtisie. Il y a bien des années de cela, et cependant, le souvenir de cette sensible perte est encore là... au cœur, et une larme vient lentement s'ajouter à celles déjà versées sur cette tombe qui renferme tant d'espoirs.

Le suivant auquel je m'arrête, c'est un vieillard, un oncle à moi, qui jadis, pendant plusieurs années consécutives a occupé l'un des sièges de notre parlement canadien.

Lui aussi n'est déjà plus ; après avoir dépensé les meilleures années de sa vie à travailler pour sa Patrie, il est allé mourir loin d'elle, en la regrettant...

Ah ! l'ingrate politique !

De l'autre côté, c'est un jeune homme en habit de zouave pontifical ; mais qui va reconnaître en lui le sculpteur distingué de nos jours ? Quoique liés par les liens du sang, nous nous connaissons à peine, je sais qu'il est parisien et que je suis campagnard ; nous sommes bien éloignés l'un de l'autre dans l'échelle sociale, et chacun à notre place, tout est pour le mieux. Il est passé à ma porte en juillet dernier, j'aurais été heureux et honoré de lui donner l'hospitalité, mais...

Ah ! voici un frais minois qui me fait sourire... Je me souviens de nos relations d'un jour, c'est bien là son œil langoureux quand elle me disait :

Se voir, se connaître, s'aimer,
Se dire adieu, voilà la vie.

Nous nous sommes vus, nous sommes connus, nous sommes aimés ? Je le lui ai dit et elle aussi ; elle ne m'a pas cru, ni moi non plus...

C'est encore une amie qui s'échappe des brumes du passé, que je vois ensuite. Elle était vraiment mon amie celle-là, elle fut même ma première confidente ; plus d'une fois, elle m'a guéri de la mélancolie à laquelle je suis enclin, elle fut une sœur pour moi, je l'aimais...

Pourquoi le Ciel ne nous a-t-il pas faits amoureux plutôt qu'amis, lui disais-je un jour ; mais l'amitié lui suffisait.

Elle est aujourd'hui épouse et mère... et heureuse, je l'espère ; elle le méritait si bien.

Et cet ami qui vient à la suite, n'a-t-il pas une pose de grand homme ? Ma foi, il ressemble au président des Etats-Unis, mais je ne le lui dirais pas, car il est si bon patriote qu'il pourrait s'en offenser. Peu importe à qui il ressemble, il n'en est pas moins mon ami inséparable, depuis des années, et je compte encore sur lui pour l'avenir. Quand je serai sans foyer, j'aurai le sien, j'irai lui ôter quelques-unes des caresses de ses enfants, il me le permettra, j'en suis sûr.

* *

A la file, vient s'ajouter une beauté ; je l'ai aimée en artiste, dans un cadre de verdure, un jour de soleil.

Ensuite, c'est une autre charmante jeune fille, amie d'enfance, qui, maintenant, je n'en doute pas, prie pour les siens et pour moi, sous le voile des Sœurs de Charité.

* *

Ici, il m'en coûte de continuer... J'aperçois l'héroïne de mon plus long roman, mais comme je ne saurais la raconter ici, passons au suivant. Il y a à peine deux mois, nous étions liés par une amitié bien étroite, nous n'avions pas une pensée qui ne nous fût commune, pas une joie, pas une douleur, pas une déception qui ne fût partagée en deux parts égales, l'une pour lui, l'autre pour moi.

Je me rappelle qu'un jour qu'il m'avait raconté un chagrin d'amour et qu'il était en proie à une crise indescriptible de mélancolie, je voulus le consoler ; je lui fis entendre cette musique si douce de Lecoq dans *Aimons-nous* et voici ce que j'écrivais le soir dans *mes mémoires* :

« Quand on est triste, la musique parfois nous égaye, mais parfois aussi, elle semble apporter de l'intensité à notre douleur.

« Ce fut le cas pour lui, voyant de grosses larmes couler sur ses joues pâlies par l'émotion, je courus à lui et prenant place à ses côtés, je bus ses larmes, et elle s'étaient douces comme du miel, elles découlaient de l'amour.

« Hélas ! je m'étais approprié le bien d'autrui, ils n'étaient point pour moi ces pleurs, ce n'était pas pour moi qu'il les versait et pourtant, je les ai eus.

« Il y en avait cinq, c'est bon de les avoir comptés, qui sait si je ne devrai pas un jour les rendre à qui de droit

« J'avais les yeux humides moi aussi, je le consolai pourtant, mais j'avais au cœur une large part de sa souffrance.

Et, dire que maintenant, nous ne nous connaissons plus, nous sommes séparés à jamais, je le crains, par son indifférence et mon orgueil.

Cependant et malgré tout, que tôt ou tard il ait besoin d'un ami sincère, d'un ami vrai, d'un ami prêt à tout pour lui, qu'il vienne à moi, il ne sera pas trompé ; j'ai sa place en mon cœur, qu'il la laisse vacante tant qu'il lui plaira, mais quand il voudra l'occuper, il sera le bienvenu, quoi qu'il arrive.

* *

Amis lecteurs, j'ai été trop long, plus long que je le voulais, mais avant de terminer, j'ai encore un regret à exprimer, de ce que, dans mon album comme dans chacun des vôtres, je n'en doute pas, il manque des figures sympathiques. Oui, dans le mien, il en manque, mais est-ce la faute de ceux qui promettent ce souvenir si doux à l'amitié ?...

Il y a de par le monde des gens si occupés... ou si froids, qu'il faut bien attendre, attendre encore : pour ma part, j'ai attendu, j'attends et j'attendrai, car j'ai l'espoir tenace et quelque chose me dit qu'un jour je verrai dans mon album qui je voudrais y voir.

PEDRO.

Elle et lui

— Mon ami, c'est le jour de demander à papa son consentement.

— Pourquoi ? Il est donc de bien bonne humeur.

— Au contraire, il est furieux à propos de la note de ma couturière ; il sera heureux de penser que vous payerez la prochaine.

NOTES & FAITS

Je rends au public ce qu'il m'a prêté.
LA BRUYÈRE.

L'aqueduc de Montréal

L'eau qui alimente la ville est prise au Saint-Laurent, à environ un mille plus haut que les rapides de Lachine, et à trente-sept pieds plus haut que le niveau de l'eau, en été, dans le port de Montréal. Une branche de l'aqueduc part du point indiqué et une autre à trois mille pieds plus haut, les deux branches s'unissent et forment un canal de vingt-six mille deux cents pieds de longueur.

L'eau est montée au moyen de pompes mues par des roues à augets et des engins à vapeur sur le Mont-Royal, de là elle est distribuée dans la ville par des tuyaux ou conservée dans des réservoirs dont le principal, situé sur la rue MacTavish, creusé dans le roc, a une longueur de 810 pieds et une largeur de 377 et une profondeur de 24 pieds et contient 36½ millions de gallons d'eau.

L'aqueduc a coûté à la ville six millions de dollars.

* * * *

Le pont Victoria

Le pont Victoria est une des plus grandes merveilles du monde. Il a été achevé en 1860, d'après les plans de deux ingénieurs anglais Robert Stephen et A. M. Ross, exécutés par M. James Hodges.

Ce pont a neuf mille cent quatre-vingt-quatre pieds de longueur. Il est formé de vingt-cinq tubes supportés par vingt-quatre piles. Les tubes sont percés de fenêtres. Les piles sont faites d'une pierre tirée de la Pointe-Claire, sur l'île de Montréal, et de l'île Lamothe, dans le lac Champlain.

La première pierre de ce pont a été posée le 20 juin 1854, et l'inauguration a eu lieu le 19 décembre 1860.

Voici des chiffres tirés d'un ouvrage de M. Legge qui interresseront nos lecteurs : Maçonnerie, 3,000,000 de pieds ; 250 tonnes de fer de tubes ; 2,500,000 rivets ; 420 arpents de superficie de peinture pour les tubes ; 3,040 ouvriers ; 142 chevaux ; 4 locomotives.

* * * *

Verser des larmes de crocodile

Quelle est l'origine de cette expression ? Il est certain que l'on a jamais vu verser des larmes à un crocodile. Cette expression ne remonterait-elle pas au séjour des Hébreux en Egypte ? On sait que ce peuple, réduit en servitude, mangeait des oignons, en construisant les Pyramides pour le compte des Pharaons. C'est du moins ce qu'atteste la complainte suivante :

Sur des rivages humides,
Et peuplés de crocodiles,
Les Juifs gémissaient, et ils
Bâtissaient des Pyramides,
Sans autre consolation
Que de manger des oignons.

Sachez que les crocodiles
Sont de féroces lézards,
Plus grands que le pont des Arts,
Qui mangeait les Juifs par mille ;
Les oignons, dans ces malheurs,
Leur tiraient encore des pleurs.

* * * *

Le séminaire Saint-Sulpice

En 1636, M. l'abbé Olier, prêtre de Paris, conçut l'idée de fonder à Montréal trois institutions religieuses, dont l'une pour les missionnaires, l'autre pour les sœurs de charité, et la troisième pour l'éducation de la jeunesse. Il fut aidé dans

la réalisation de ses projets par de la M. de La Dauversière, gentilhomme français.

Les institutions que ces deux messieurs fondèrent sont aujourd'hui le séminaire Saint-Sulpice, l'Hôtel-Dieu et la Congrégation Notre-Dame. Messieurs Olier et La Dauversière, pour accomplir leur œuvre, obtinrent de l'argent du baron de Fancamp et de trois autres missionnaires français ; en 1640, ils firent l'acquisition de la seigneurie de l'île de Montréal, qui avait été concédée à une compagnie par le roi de France. En 1641, ces deux pionniers de la civilisation envoyèrent au Canada des colons, ayant à leur tête M. de Maisonneuve, qui fonda Montréal, le 18 mai 1642. En 1647, l'abbé de Quélus, accompagné de trois autres prêtres, vint à Montréal mettre à exécution les plans de M. Olier. Il fonda, en 1657, l'institution que l'on voit encore près de l'église Notre-Dame, aujourd'hui occupée par les desservants de cette église.

Les messieurs de l'ordre de Saint-Sulpice ont leur collège sur la rue Sherbrooke. C'est un édifice de 530 pieds de longueur, ayant deux ailes, dont l'une est longue de 250 pieds. Les élèves de théologie y viennent de toutes les parties de l'Amérique.

J. Alcide Chauvin

Un comble, par hasard.

Le comble de l'inopportunité pour un pharmacien :

— Choisir une époque de choléra pour lancer un purgatif.

* *

Partage fraternel :

— Jeanne, as-tu partagé ta papillote de chocolat avec ton frère ?

— Oh ! oui, petite mère. J'ai mangé le chocolat et je lui ai donné la devise pour lui apprendre à lire.



WILLIE TILLBROOK

Fils du

MAIRE TILLBROOK

de McKeesport, Pa., avait une protubérance scrofuleuse sous une oreille. Le médecin la lança et il se fit une plaie coulant continuellement laquelle se changea en érysipèles. Mde Tillbrook lui donna de la

Sarsepareille de Hood

et le mal disparut ; il devint parfaitement bien et c'est à présent un robuste garçon, plein de vie. Les autres parents dont les enfants souffriraient d'impuretés dans le sang devraient profiter de cet exemple.

Les PILULES de HOOD guérissent la constipation habituelle - en rétablissant l'action péristaltique des voies alimentaires.

LAPRES LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M J N. Laprés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils. — Portraits de tous genres et au prix courant. — Téléphone Bell, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

—Les 23,000 journaux de l'Amérique emploient 200,000 hommes.

—La plus grande profondeur de l'océan est de 27,366 pieds.

LE PLAISIR DE LA CHOSE

“ Nous avons plaisir à dire, écrit M. H. J. McIntosh secrétaire et trésorier de la Universal Knitting Machine Co, Toronto, Ont, un bon mot pour l'huile Saint-Jacob

Nos employés en usent largement et la représentent comme un remède inappréciable pour les douleurs, meurtrissures, etc., etc.

Nombre de cas nous ont été rapportés dans lesquels elle a agi comme un charme. Il n'y a rien qui la vaille.” Tout le monde dit de même.

On vient de souscrire l'argent nécessaire pour placer un phare électrique sur le sommet du mont Washington. Cette lumière sera la plus forte et la plus élevée de l'univers. Elle aura un puissant projecteur qui la rendra visible dans cinq Etats et dans plusieurs parties du Canada.

UNE NOTE POUR VOUS

En considérant ce qu'a fait pour d'autres la Sarspareille de Hood n'est-il raisonnable de supposer qu'elle vous serait aussi profitable ? Pour la scrofule et toutes les autres maladies du sang, pour l'indigestion le mal de tête, la perte de l'appétit la fatigue chronique, le catarrhe la malaria, rhumatisme la Sarspareille de Hood est un remède sans pareil.

Les PILULES DE HOOD guérissent le mal de tête.

—La statistique aux Etats-Unis établit que, sur 7,000 assassinats commis annuellement, la justice n'atteint les meurtriers que dans les proportions de un par cinquante.

LES NOUVEAUX MARIÉS

Ceux qui sont sur le point de se marier et qui ont besoin d'un ameublement de chambre à coucher, de salon, de salle à manger, etc., peuvent acheter aux conditions les plus faciles, au grand magasin populaire de F. LAPOINTE, 1551, rue Sainte-Catherine. C'est là que vous trouverez le plus grand choix de meubles, pianos, tapis, papiers, gravures, etc., etc.

Ceux qui a hêteront pour argent comptant auront un présent ou un escompte très libéral. Qu'on se le dise.

—On a découvert jusqu'ici 20,000 espèce de papillons.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

ECHANTILLON GRATIS DE CHOCOLAT MENIER

En envoyant une carte postale à C. Alfred Chouillou, Montréal, vous recevrez un échantillon de leur délicieux Chocolat importé, avec mode d'emploi.

La Loterie MONT-ROYAL

Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant, 51, St-Jacques Montréal, Canada

“German Syrup”

Nous avons choisi 2 ou 3 lignes de lettres reçues dernièrement de parents qui ont donné le Sirop Allemand à leurs enfants pendant une période avancée du Croup. Il faut que vous croyiez ces lettres, parce qu'elles viennent de personnes honorables, contentes de trouver ce que tant de familles ne peuvent pas se procurer : un remède qui ne contient que des substances bienfaisantes, qui peut être administré avec sécurité aux enfants dans leurs heures les plus critiques et qui les guérira certainement.

ED. L. WILLITS, de Alma, Neb. Je le donne à mes enfants quand ils sont malades du croup, et je puis dire qu'il n'y a pas de remède qui leur fasse autant de bien.

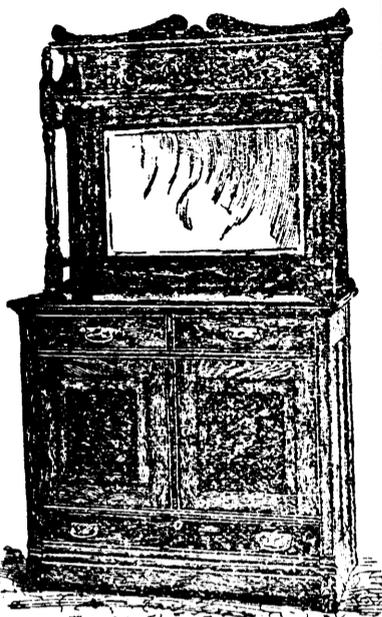
La moitié de nos pratiques sont des mères qui se servent du Sirop Allemand de Boschee pour leurs enfants. Il faut qu'un remède pour avoir du succès parmi les enfants, soit capable de guérir les maladies subites de la jeunesse telles que : maladies dangereuses pour les personnes qui ont les poumons faibles.

LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

Ayez L'œil à ceci S'adressez à CREENMAL BROS Manuf., Georgetown, Ont

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG -- Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

J. EMILE VANIER (Ancien élève de l'Ecole Polytechnique) INGENIEUR CIVIL, ARPENTREUR 107, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

Demar des Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER LE CÉLÈBRE CHOCOLAT MENIER Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres. Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

Pour avoir un Chapeau à la dernière Mode, allez



LORGE & CIE

Chapeau de soie, Pull over, Feutre Casques, Manteaux, Etc., etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas



21, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être part es de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895 Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La. Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous au orisons, la Compagnie à se servir de ce certificat avec des fac-simile de nos signatures attachés dans les annonces.

Commissionaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses R. M. Walmesley, Prés. Louisiana National Bk Pierre Canaux, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS. MARDI, 8 NOVEMBRE 1892

PRIX CAPITAL - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX		
1 PRIX DE	\$75,000 est.	\$75,000
1 PRIX DE	20,000 est.	20,000
1 PRIX DE	10,000 est.	10,000
1 PRIX DE	5,000 est.	5,000
2 PRIX DE	2,500 sont.	5,000
5 PRIX DE	1,000 sont.	5,000
25 PRIX DE	300 sont.	7,500
100 PRIX DE	200 sont.	20,000
200 PRIX DE	100 sont.	20,000
300 PRIX DE	60 sont.	18,000
500 PRIX DE	40 sont.	10,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE	100 sont.	10,000
100 PRIX DE	60 sont.	6,000
100 PRIX DE	40 sont.	4,000

PRIX TERMINAUX 1,998 PRIX DE 20 sont. 39,960

3,434 prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS: Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les Loteries nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRAIS DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.



« A moi, dit-il, à moi !... au secours !... j'étouffe, je meurs !!!—Page 56, col. 1

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

—Je crois que moi aussi vous me plaindrez...

Alors Beaufort raconta toute son histoire, depuis la rencontre de Marceline en Suisse jusqu'au jour même où Marceline était venue le trouver pour lui avouer sa faute, pour lui dire sa vie.

Valognes ne l'interrompit pas une seule fois,

De temps en temps il regardait Beaufort dont la voix tremblante accusait l'émotion au fur et à mesure que son récit évoquait les lointains souvenirs de son amour et le manufacturier hochait doucement la tête.

Evidemment, il se disait :

—Moi, j'ai souffert autrefois de l'incompréhensible refus de Marceline... Mais qu'est-ce que ma souffrance à côté de celle de ce pauvre homme ? Et sa main allait serrer la main de Beaufort.

Pierre arrivait à la fin de son récit... quand soudain il cessa de parler et se dressa dans la charrette.

—Cette fois, dit-il, j'en suis sûr, j'ai encore entendu...

—Bast ! quelque chevreuil.

—Non. Un homme. On nous suit. Il a trébuché dans les broussailles et il est tombé, là, tenez, en avant, à quelques pas de nous !...

—Eh bien, il se ramassera. Les braconniers sont nombreux aux environs... La Mare aux Biches, qui est sur votre droite, est le rendez-vous des grands animaux ; les gardes le savent, et il ne se passe guère de nuit où il

n'y ait quelque poursuite d'un braconnier par un garde. C'est ce que vous aurez entendu... Dans tous les cas, conduisez vous-même et ne versez pas dans les ornières, hein ? C'est plein de trous et de bosses, de ce côté-ci. Pendant ce temps-là je veillerai, moi, et je vous prie de croire que je répondrai, si nous essayons un coup de feu.

Il s'était dressé.

Un éclair venait de partir des broussailles.

Un coup de feu éclata, suivi d'un second tiré par Valognes, suivi d'un troisième tiré de la forêt...

Cela avait duré la dixième partie d'une seconde...

—Vous voyez, vous voyez, disait Beaufort.

Le cheval s'emballait, le mors aux dents, et faisait danser la charrette dans les défoncements de la route.

—Les misérables ! les misérables ! murmura Valognes, d'une voix étouffée... en portant la main à sa poitrine...

—Vous n'êtes pas atteint ?

Valognes ne répondit que par une sorte de râle.

Il s'était assis sur la banquette, mais tout à coup voilà qu'il chancelle...

—A moi, dit-il, à moi !... au secours !... j'étouffe, je meurs ! !

—Grand Dieu !

—Beaufort !... Beaufort !

Pierre lâche les guides. Le cheval court toujours à fond de train.

Il enlace Valognes dans ses bras, le soutient.

—Blessé ! dit-il, blessé !

Valognes le repousse d'un geste brusque, se redresse, ouvre deux fois la bouche pour respirer ; puis son grand et robuste corps chancelle et roule de la voiture sur la roue, d'abord, sur le chemin ensuite, avant que Beaufort ait eu le temps de le retenir...

Là, sur le sable, le corps reste immobile.

Et la charrette, au galop furieux du cheval emporté, file dans le chemin avec la rapidité d'une flèche...

Et Beaufort, blême, se cramponne à la banquette, pour ne pas tomber lui-même.

Quelque chose d'humide et de très chaud coule de son crâne sur son front et sur son visage.

C'est du sang.

Est-ce du sang de Valognes ?...

Un instant, il le croit ; mais une douleur aiguë, brûlante, l'avertit que lui-même a été blessé...

L'un des coups de revolver, le premier, a tué Valognes. La balle l'a atteint en pleine poitrine.

Le troisième coup a atteint Beaufort à la tête.

Valognes s'est-il vengé et son coup a-t-il atteint le meurtrier ?

Le cheval, affolé, court au triple galop.

Et Beaufort, ne pensant point à lui-même, mais au malheureux qui git inanimé, dans le sentier, Beaufort crie de toutes ses forces :

—Au secours ! à moi ! au secours !

Beaufort avait réussi à ressaisir les guides et tirant dessus de toutes ses forces, renversé en arrière.

Mais le cheval ne s'arrêtait pas.

Les guides se brisèrent entre ses mains.

Enfin, l'allée faisant un détour assez brusque, la roue rencontra une racine de chêne qui émergeait hors du bois, et le cheval et la voiture culbutèrent.

Beaufort fut projeté à trente pieds, dans les broussailles qui, heureusement, amortirent sa chute.

Cependant, telle avait été la violence de cette chute, qu'il resta évanoui assez longtemps.

Quand il revint à lui, il se releva, sortit avec peine de l'enchevêtrement de ronces, d'épines, de branches où il se trouvait. Le sang qui coulait toujours de son front l'aveuglait. Puis les épines l'avaient déchiré profondément. Sa tête était lourde, traversée de douleurs aiguës et lancinantes.

Il se traîna jusqu'à la voiture.

Il fallait dételer le cheval,—cela devait prendre du temps,—et relever la voiture... puis il devenait presque impossible d'atteler de nouveau, les guides étant hors de service, la sous-ventrière aussi, un des traits également.

Beaufort courut dans le chemin jusqu'à l'endroit où Valognes avait dégringolé par-dessus la roue.

Il le retrouva bientôt, étendu au travers de l'allée, le ventre en l'air, les bras en croix.

Il ne remuait pas.

Beaufort appuya l'oreille du côté du cœur.

Le cœur ne battait plus.

Valognes était bien mort !

—Grand Dieu ! que faire ? murmura Beaufort, en proie à l'émotion...

Le pauvre homme ! le pauvre homme !...

Il l'enleva péniblement, le traîna jusqu'à la lisière du bois, ne voulant pas le laisser ainsi au milieu du chemin, dans la crainte que quelque voiture ne vint à passer. Puis il revint vers le cheval et la voiture.

Il faut qu'il coure jusqu'à La Novice prévenir Robert, prévenir les domestiques, afin qu'on vienne chercher le corps de Valognes.

Alors, seulement, il songe que cet assassinat ne peut avoir eu que le vol pour mobile.

Il songe à ces quatre cent cinquante mille francs touchés par Valognes chez Me Parlanget, enfermés par lui dans un sac de maroquin noir, sorte de petite valise à main, et qu'il avait placé sous la banquette, entre eux deux dans la voiture.

Il la cherche, cette valise, ne la trouve pas là où la voiture a versé.

Il pense que la valise a pu tomber dans les bords désordonnés du cheval, qui faisaient danser la charrette comme une coquille de noix dans les ornières.

Pour la seconde fois, il revient sur ses pas. Il cherche dans les ornières. Il cherche au bord du bois. Il cherche partout. Heureusement, la nuit est claire. La lune brille, et comme, autour de lui, les arbres sont jeunes, les branches n'interceptent pas la lumière.

Il remonte ainsi jusqu'au cadavre de Valognes.

Il ne trouve rien.

Il va plus haut, car le cheval s'est emporté à une vingtaine de mètres plus loin.

Mais toutes ses recherches restent sans résultat.

Alors, il accourt vers le cheval, le débarrasse du harnais, le tire des brancards, le relève, le monte, se tient à la crinière, et le voilà parti ainsi pour le château de La Novice.

Au bout de la magnifique allée de platanes qui aboutit aux jardins du château, il aperçoit un homme qui se promène, lentement, la tête baissée, s'arrêtant à chaque pas.

C'est Robert.

Beaufort est encore trop loin pour le reconnaître, mais le devine.

C'est Robert qui attend Valognes avec impatience. Il sait que son père doit revenir avec une très grosse somme. Il l'attendait dans la soirée, avant la tombée de la nuit. Il sait que la forêt n'est pas sûre, à cause des braconniers. Et il est dans une inquiétude mortelle.

Le bruit du cheval qui se rapproche lui fait relever la tête.

En voyant cet homme dont il ne peut distinguer le visage, ballotté par la course, il s'étonne, il vient, audevant de lui...

—Qu'est ce donc ? se dit-il.

Tout à coup, il reconnaît le cheval.

—Ah ! mon Dieu, que s'est-il passé ?

Beaufort se laisse tomber tout près de lui. Il est dans un état lamentable. Ses vêtements sont déchirés. Sa figure est ensanglantée. Et ses cheveux, par places, sont coagulés par le sang. Il semble l'ignorer. Il n'y prend point garde. Il est méconnaissable.

—Qui donc êtes-vous ? fait Robert...

—Beaufort ! Beaufort ! dit le pauvre homme épuisé...

—Et mon père ? ... Il est arrivé malheur à mon père ?

—Un grand malheur...

—Une nouvelle attaque d'apoplexie... Mais Gérard l'a sauvé une première fois, il le sauvera une fois encore.

—Hélas !

—Quoi donc ? Au nom du ciel, par pitié, monsieur Beaufort, parlez... j'aime tant mon père.

—M. Valognes est mort...

—Mort ?

—Tout à l'heure, là, dans la forêt, à deux kilomètres à peine du château, un misérable, caché dans les broussailles, a tiré sur nous deux coups de revolver.

—Mon pauvre père ! mon père ! disait le jeune homme en sanglotant.

—Valognes a reçu une balle en pleine poitrine. Moi-même j'ai été légèrement blessé... La balle m'a effleuré le crâne...

—Mort ! En êtes-vous bien sûr ? N'y a-t-il pas moyen de le sauver ?

—Hélas ! Robert, ne conservez aucun espoir !...

—Courons, alors, courons, monsieur Beaufort... Il me semble que laisser ainsi mon pauvre père, c'est une profanation...

Il appela un domestique, lui donna quelques ordres brefs et partit avec Beaufort, à pied, pendant qu'on attelait une voiture qui devait les rejoindre.

Les sanglots du jeune homme redoublèrent quand il arriva près du cadavre. Il eut une crise de nerfs.

Valogne fut placé dans la voiture qui, lentement, au pas, reprit le chemin de La Novice.

La nuit même, par les soins de Robert, le parquet de Creil était prévenu, et le matin dès l'aube arrivait le juge d'instruction, accompagné d'un agent de la préfecture de police, mandé en toute hâte par dépêche télégraphique, et qui était arrivé par le premier train.

M. Laugier, le juge, était un homme d'une soixantaine d'années, d'allure sèche et sévère, au front entêté, au regard froid. Il passait pour être très intelligent, mais cette qualité disparaissait presque devant un orgueil et un amour-propre immenses. Les agents de la préfecture le connaissaient bien, et très peu d'entre eux aimaient à *travailler* avec lui. Très entier dans ses idées, il n'acceptait pas facilement celles des autres. Et lorsqu'il se trompait, c'était se faire de lui un ennemi que de l'obliger à reconnaître son erreur.

Pour le physique, grand, jaune, maigre, l'œil terne, les cheveux rares, toute sa barbe, blonde et grisonnante.

L'agent s'appelait Pinson.

C'était un grand et solide gaillard, à l'air gai et bien portant, brave, l'ayant prouvé à vingt reprises, et pouvant montrer, comme un soldat après ses campagnes, sa peau tailladée par les coups de couteau qu'il avait reçus en arrêtant des meurtriers.

Ancien soldat, du reste, et ayant la médaille militaire.

Il connaissait M. Laugier de longue date et ç'avait été contre son gré qu'il était venu. Le chef l'avait ordonné et il avait obéi.

Ah ! par exemple, il avait bougonné auprès des camarades.

—Mauvaise affaire. Trois fois j'ai travaillé avec lui, et trois fois nous avons fait fiasco, mes enfants ? Comme ça vous amuse, hein ! Alors, on trouve à la boîte, en revenant, le chef qui vous fait une tête longue comme ça... et les camarades qui rigolent. Et vous allez voir, ce sera cette fois-

ci comme les autres... Vraiment, ce n'est pas juste. On devrait nous faire prendre du Laugier chacun à notre tour... Mais toujours le même ! ah ! non, ah ! non.

Lorsque arriva à la préfecture la dépêche du juge d'instruction demandant un agent, Pinson se trouvait à la permanence.

Le chef de la Sûreté travaillait encore dans son cabinet, malgré l'heure avancée de la nuit.

Il manda Pinson sur le champ.

—Vous irez vous mettre, cette nuit, à la disposition de M. Laugier, à Creil. Voici un bon de cent francs pour vos dépenses supplémentaires. N'oubliez pas que vous êtes revenu trois fois bredouille de Creil. Vous avez une revanche à prendre. Faites vite !...

—Ah ! chef, si c'était un effet de votre complaisance d'en envoyer un autre à ma place ?

—Pourquoi ?

—M. Laugier me porte la guigne, voyez-vous.

—Enfantillage !

—Mais non, mais non, chef. Je ne passe pas pour être un imbécile, n'est-ce pas ? Eh bien, dès que je suis en présence de M. Laugier, ah ! mon Dieu, je sens ma tête qui se vide comme si on m'enlevait la cervelle avec une cuillère.

Le chef de la Sûreté se mit à rire.

—Vous réussirez cette fois, Pinson, allez, mon ami. Vous avez juste le temps de prendre le train.

—Voulez-vous que je vous fasse une prédiction, chef ?

—Faites... .

—Eh bien, je suis sûr que nous ferons une boulette, aussi vrai que j'ai onze coups de couteau sur la peau.

Il sortit, rageant, de très méchante humeur.

Et le matin il rejoignit M. Laugier au parquet de Creil.

Une heure après, ils arrivaient à La Novice.

On avait fait à la hâte un lit de quelques matelas, dans le vestibule même du château, en attendant la justice.

M. Laugier, en partant de Creil, avait envoyé un mot à Gérard pour le prier de l'assister et de faire un rapport.

Gérard avait fait répondre qu'il était prêt et qu'il arriverait à La Novice presque aussi tôt que le magistrat.

La lettre par laquelle le jeune docteur apprenait cette catastrophe était concise et brutale.

« M. Valognes, du château de La Novice, a été assassiné, cette nuit, dans la forêt d'Halatte. Le cadavre a déjà été transporté au château par les soins du fils de la victime. Venez m'y rejoindre. Je régulariserai demain le mandat par lequel je vous prie de m'assister de votre expérience. »

—M. Valognes assassiné ! s'était écrié Gérard, en sautant hors de son lit où son domestique était venu lui apporter la lettre.

Et il s'était habillé hâtivement.

—Pauvre Robert ! Pauvre Robert ! Quel terrible malheur !

Marceline était levée. Il la rencontra en sortant.

—Où cours-tu ? Tu es demandé par un malade ?...

—Un malade, hélas ! si cela pouvait être !

—Tu es tout ému, tout pâle... .

—On le serait à moins... M. Valognes ah ! le pauvre brave homme !

—Que lui est-il arrivé ?

—Mort ! assassiné ?

—Grand Dieu !

—Comment ! Je l'ignore. Je ne connais aucun détail. Ne m'interroge pas... Je ne pourrais te répondre... .

Cinq minutes après, il était parti.

Il y avait à peine un quart d'heure que M. Laugier et Pinson étaient au château de La Novice, quand le docteur Gérard y arriva à son tour.

Robert tomba dans ses bras en pleurant. Le pauvre garçon faisait peine à voir, tant il avait le visage décomposé. De grosses larmes coulaient sans cesse, sans jamais se tarir, de ses yeux rougis et gonflés.

—Gérard, dit-il, tu es savant, tu es habile... tu ne rendras pas la vie à mon père, du moins aide-moi à le venger... Tes observations médicales peuvent nous mettre sur la trace du coupable... Ne néglige rien, je t'en supplis, pour qu'on retrouve l'assassin... Je le demande à ton devoir, je le demande à ton amitié... .

—C'est mon devoir, Robert, dans la mesure de ce qu'il m'est permis de constater. Et je ne faillirai pas à mon devoir.

Il s'approcha du cadavre de Valognes.

Tous ceux qui se trouvaient là, même le juge, même Pinson, s'étaient éloignés, pour le laisser libre.

Le valet de chambre de Valognes seul resta auprès du docteur pour l'aider, en cas de besoin.

Gérard lui ordonna de déshabiller le corps. Il voulait sonder la blessure, s'assurer qu'il n'y avait pas de traces de lutte.

La balle avait pénétré dans la poitrine, dans la région du cœur.

Il la retira, l'examina. Elle était aplatie, mais point trop déformée cependant. Il la garda pour la remettre à M. Laugier.

Il constata, ce qui concordait avec le récit de Beaufort, que la blessure n'avait pas été faite à bout portant, mais à une distance de cinq ou six mètres. A bout portant, la blessure eût été accompagnée tout autour de brûlures et de piqûres produites par les grains de poudre, tandis que les bords de la plaie étaient simplement tuméfiés, mais très nets.

Quant à la balle, il lui était impossible de dire si elle venait d'un revolver ou d'un fusil de petit calibre.

C'était, cela, l'affaire de l'armurier-expert que choisirait le juge au courant de l'instruction.

Provisoirement, ces observations ne pouvaient être d'une grande utilité pour l'enquête.

Il remarqua, toutefois, une ecchymose sur la hanche droite de Valognes et une foulure le long du corps, presque dans toute la longueur du même côté.

Il savait déjà, par M. Laugier, quel était le récit fait par Beaufort. L'ecchymose et la contusion ne pouvaient donc le surprendre.

Valognes se les étaient faites en tombant ; la hanche avait porté sur la roue ; le corps avait porté sur le chemin de toute sa lourdeur.

Il fit part de ses observations au juge en lui remettant la balle. M. Laugier lui dit :

—Veuillez nous accompagner jusqu'à l'endroit où s'est commis le meurtre. Votre présence peut nous être utile.

M. Laugier, Pinson et Gérard partirent aussitôt.

—M. Beaufort, dit le juge, venez avec nous, cela est indispensable. Vous nous raconterez là-bas, sur le terrain même, comment s'est accompli ce crime. Comment allez-vous, monsieur ? Votre blessure vous fait-elle souffrir beaucoup ?

—Très peu... Une cuisson douloureuse, rien de plus. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Beaufort avait la tête enveloppée d'un bandeau.

—Voulez-vous me permettre de visiter la plaie et d'y poser une compresse ? dit Gérard au mari de Marceline.

—Tout à l'heure, monsieur Gérard, tout à l'heure, dit Pierre... ne vous occupez pas de moi. Lorsque nous reviendrons, il sera toujours temps ! Ils partirent.

Et telle était l'émotion que leur causait ce terrible drame que Beaufort en oubliait la révélation de Marceline.

Un moment, il oubliait sa femme !

Un moment, il oubliait Modeste !

Et il ne songeait même pas, en parlant à Gérard, que ce jeune homme était le fils de sa femme, vivant souvenir de la faute de la jeune fille.

La charette anglaise sur laquelle étaient venus Beaufort et Valognes, de Creil à La Novice, était encore renversée dans le chemin, les roues en l'air.

Ce fut la première trace du drame que l'on rencontra.

M. Laugier et l'agent Pinson examinèrent attentivement les traits, les guides ; la guide de droite était arrachée à l'endroit où elle rejoint le mors, un peu plus haut que la boucle.

M. Laugier examinait chaque détail avec la plus minutieuse attention.

Tout à coup, il se pencha et resta un moment songeur.

Puis il fit signe à Pinson d'approcher.

Il lui montra la guide, dont il tenait à la main l'extrémité.

—Remarquez-vous ? dit-il.

—Oui. La guide a été coupée d'un coup de couteau dans la moitié de sa largeur, puis arrachée, d'un violent effort.

—Et cela ne vous inspire aucune réflexion ?

—Mon Dieu, monsieur le juge, fit Pinson, la réflexion, je crois, à moins que je me trompe, n'est pas difficile à faire... .

—Dites.

—Elle n'a, du reste, aucune importance... .

—Oh ! oh !

—M. Beaufort, qui a dételé le cheval, a coupé les guides pour aller plus vite. Tenez, ce trait était pris sous l'animal qui, probablement, se débattait. Cela aurait demandé trop de temps, étant seul, pour que M. Beaufort dételât régulièrement. Il était pressé. Il avait toute la fièvre d'un homme qui vient de voir un meurtre et qui lui-même a failli être assassiné. Au lieu de déboucler il a coupé, arraché, afin d'arriver plus vite à La Novice et de prévenir M. Robert Valognes. Je trouve cela tout naturel.

—Oh ! oh ! vous allez vite en besogne, monsieur Pinson.

Et le juge laissa errer sur ses lèvres un imperceptible sourire.

Pinson s'en aperçut et murmura :

—Ne le contrarions pas !...

Et il lui dit sur un ton patelin, dont M. Laugier ne pouvait deviner l'ironie, tellement l'ironie était drapée sous le velours :

—Oserai-je interroger monsieur le juge et lui demander en quoi son opinion diffère de la mienne ?

—Tout à l'heure, monsieur Pinson, cherchez et observez de votre côté je cherche et j'observe du mien. Remarquez toutefois qu'il n'était pas plus long et qu'il était aussi facile de déboucler les harnais que de les scier à coups de couteau.

Pinson ne répliqua rien. Mais mentalement il grommelait :

—Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ?

M. Laugier avait pris les devants, marchant d'un pas raide, mais très lentement, inspectant pour ainsi dire chaque trace de pas sur le chemin sablonneux, chaque brin de broussailles et chaque branche, au bord de la forêt. Pinson s'approcha de Beaufort.

—Vous avez dû être fort inquiet et bien embarrassé, monsieur, hier, en vous trouvant seul, le cheval renversé, la voiture sens dessus dessous... . On perd la tête dans des moments pareils... .

—C'est vrai, et l'on vieillit en ces heures-là.

—Personne ne vous a aidé à relever le cheval ?

—Non. A cette heure, le bois est désert. Du reste, vous avez dû remarquer que, ne pouvant venir à bout de relever le cheval et de le débarrasser de ses harnais, j'ai coupé, tailladé, arraché à tort et à travers.

—C'est vrai. Nous l'avons vu. Voulez-vous me permettre une question ?

—Toutes les questions qu'il vous plaira, monsieur. Ne suis-je pas là pour vous être utile et vous renseigner, s'il est possible ?

—Au moment où le cheval s'est abattu et où la voiture s'est renversée, vous avez été projeté dans les broussailles... avez-vous dit... ?

—Et j'ai perdu connaissance.

—Eh bien, pouvez-vous me dire si vous êtes resté évanoui bien longtemps ?

—C'est assez difficile, vous comprenez... Je n'ai pas de point de repère. Cependant, en calculant l'heure de notre départ de Creil, le temps qu'il nous a fallu pour arriver jusqu'ici, le temps que j'ai passé auprès du cadavre de ce pauvre Valognes, essayant de le rappeler à la vie, le temps que j'ai perdu à chercher la valise aux quatre cent cinquante mille francs, puis mon départ et mon arrivée à La Novice, je crois pouvoir affirmer que je suis resté étourdi, absolument privé de sentiment, pendant plus d'un quart d'heure.

—Croyez-vous que la valise contenant l'argent soit tombée dans l'intervalle, — depuis l'endroit du meurtre jusqu'à celui où le cheval s'est abattu, — ou croyez-vous que le meurtrier soit venu la chercher ici même, dans la charrette renversée ?

—Je l'ignore absolument. Cependant, la dernière hypothèse me semble la plus vraisemblable.

—Pendant votre évanouissement, vous n'avez pas eu la sensation de quelqu'un qui s'approchait de vous ? ...

—Non, je n'ai rien entendu.

—Pendant que M. Laugier, en avant, examine le lieu précis où M. Valognes a été frappé... voulez-vous rétrograder avec moi jusqu'à la voiture ?

—Volontiers.

M. Laugier, les voyant s'éloigner, leur cria :

—Où allez-vous donc, s'il vous plaît, M. Pinson ?

—Je reviens à l'instant, dit l'agent.

Quand ils furent arrivés, Pinson reprit ses questions :

—Où êtes-vous tombé, M. Beaufort ?

—Venez, je vais vous y conduire.

—Non, indiquez-moi d'ici l'endroit. Il ne faut entrer dans le bois qu'avec les plus grandes précautions.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il peut s'y trouver des traces qu'effacerait notre précipitation. Le crime a eu le vol pour mobile. Cela ne fait de doute pour personne. L'assassin, quand il a voulu s'emparer de la valise, a dû suivre sous bois, ne sachant pas trop ce que vous étiez devenu. C'est de ce côté-ci de l'allée que l'assassin a tiré, c'est donc ce côté-ci du bois qu'il a suivi pour se rapprocher de la voiture... c'est-à-dire de l'argent... Maintenant, entrons, mais de la prudence !... Si vous voyez une trace de pas sur un peu de sable ou sur une motte de terre, prenez garde de l'effacer !

Ils entrèrent dans la forêt.

—C'est ici que j'ai été projeté, dit Beaufort, en montrant des branches cassées, des broussailles tordues... ?

—Je m'en doutais, et voici même des traces de sang, là où votre tête a dû porter... ?

—Probablement, j'ai perdu beaucoup de sang et je suis très affaibli.

—Et il est probable aussi que vous étiez encore tout étourdi, car au lieu d'aller vers le chemin, c'est-à-dire vers la voiture, vous avez voulu vous enfoncer dans le bois.

—Mais non, mais non, vous vous trompez. Je suis allé droit au cheval, puis aussitôt j'ai couru auprès de Valognes pour m'assurer s'il était vraiment mort.

—Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

—Certes !

—Alors je ne m'explique pas du tout ce que je découvre ?

—Que voyez-vous donc ?

—Pardieu, des traces de sang qui partent de l'endroit où vous êtes tombé, qui vont vers la voiture, mais qui en reviennent aussi, tenez, regardez comme moi, et qui s'en vont dans la forêt — où elles disparaissent.

—Je ne puis que confirmer ce que je vous ai dit. Je suis sûr de n'avoir pas dépassé ces trois petits bouleaux, en avant desquels j'ai été lancé quand le cheval s'est abattu.

—Alors, je n'y comprends plus rien, murmura Pinson, soucieux.

Et le corps à demi courbé, pareil à un sauvage cherchant une piste, l'agent entra sous bois, scrutant les branchettes et les feuilles.

Presque à chaque pas, il s'arrêtait longuement.

Beaufort marchait derrière, suivant le regard de l'agent, chaque fois qu'il s'arrêtait sur un nouvel indice.

L'agent, maintenant, se taisait.

De temps en temps, sur une feuille, s'étalait une marque rouge.

Pinson hochait la tête.

Evidemment, un blessé avait passé par là.

Qui cela pouvait-il être, sinon Beaufort ?

Alors, pourquoi Beaufort prétendait-il qu'il n'était pas entré dans la forêt de ce côté-là, et qu'il n'avait pas dépassé les bouleaux ?

Tout à coup, il s'arrêta. On entendait des voix qui se rapprochaient ; Pinson reconnut Gérard et M. Laugier, mais telle était l'épaisseur du bois qu'on ne pouvait les voir encore.

Bientôt les quatre hommes se trouvèrent en présence.

Laugier et Pinson se regardèrent avec surprise.

—Que faisiez-vous, monsieur Pinson ? interrogea le juge.

—Je suivais cette piste, monsieur ! dit l'agent.

Et il indiquait du bout du doigt une tache sanglante sur les feuilles d'une taille de chênes.

—Et moi, celle-ci ! fit le juge en en désignant une autre.

Chacun d'eux avait suivi la même piste ; le juge l'avait prise, au bord du chemin, en face du lieu même du crime, là où s'étaient tirés les coups de revolver, et il remontait, par le bois, dans la direction de la voiture, tandis qu'au contraire Pinson redescendait cette même piste, de la voiture au lieu du meurtre.

—Voilà qui est singulier, dit le juge. Il est évident qu'un homme blessé a parcouru cet espace de la forêt... Ce ne peut être Valognes qui, d'après le récit de M. Beaufort, et d'après l'examen médical du docteur Gérard est mort sur le coup, ou à peu près, c'est donc vous, M. Beaufort... vous vous êtes jeté sans doute à la poursuite du meurtrier ?

—Non.

—M. Pinson, avez-vous remarqué dans quelle direction vont ces traces, vont-elles vers la voiture renversée, ou bien en viennent-elles ?

Il est bien difficile d'avoir là-dessus une opinion, M. Laugier, car cette partie du bois est envahie par les broussailles et le sol est jonché d'une couche épaisse de feuilles mortes. Cependant, voici près de nous une trace qui donnera peut-être une indication... C'est la marque d'un pied chaussé d'une bottine à talon étroit, que vous voyez, profondément enfoncé sur les feuilles... la pointe du pied est tournée dans la direction de la voiture... or, ce n'est ni votre pied ni celui de M. le docteur, car vous ne vous êtes pas encore avancés jusque là... D'autre part, ce n'est pas mon pied, non plus, ni le pied de M. Beaufort ; si cela était, la pointe serait tournée de votre côté.

—Qu'en concluez-vous ? fit Gérard.

—J'en conclus que l'assassin, après avoir tiré, ayant remarqué que le cheval s'abattait, se sera dirigé sous bois jusqu'à la voiture pour y chercher la valise qui contenait l'argent convoité.

Beaufort intervint.

—Il fallait pour cela, dit-il, que l'assassin connût l'existence de cette fortune enfermée dans cette valise.

—Assurément.

—Or, vous n'admettez pas que M. Valognes ait pris plaisir à publier partout qu'il emporterait, la nuit dernière, quatre cent cinquante mille francs dans son château de La Novice !

—Non, mais quelques personnes pouvaient connaître l'existence de cette somme. Et c'est parmi ces personnes qu'il faut chercher. Une pareille somme ne passe pas entre les mains d'un notaire sans que des intermédiaires en soient avertis. L'argent est sorti de quelque banque. Il y a donc le caissier de la banque, d'autres employés peut-être. Il a été versé au notaire. Il y a donc le caissier du notaire, d'autres clercs, sans doute, peut-être même des clients, qui se trouvaient à l'étude au moment du versement. M. Beaufort qui accompagnait Valognes nous donnera peut-être à ce sujet quelque renseignement utile.

—Non. Je ne puis rien vous dire.

—Où aviez-vous rencontré M. Valognes ?

—Chez Me Parlanget. Nous y avions dîné ensemble.

—Pendant le trajet, vous n'avez rien remarqué de suspect ?

—J'ai entendu, à deux reprises, le bruit d'une course dans les branches, derrière nous. Nous étions suivis. J'en étais sûr.

—Vous n'avez pas mis votre compagnon sur ses gardes.

—Pardonnez-moi. M. Valognes était si bien sur ses gardes, que cela lui a permis, même blessé à mort, de riposter au hasard, d'un coup de revolver, dans la direction de l'assassin.

—Et tout semble prouver, dit Gérard, que le coup avait été quand même bien dirigé... car ces traces de sang viennent évidemment du meurtrier, qui aura été blessé.

—Cela est certain, dit le juge.

Et avec un regard pénétrant sur Beaufort :

—Qu'en pensez-vous, monsieur ?

—C'est aussi de mon avis.

Le meurtrier a perdu beaucoup de sang ; cependant la blessure qu'il a reçue ne doit pas être extrêmement grave, car autrement il n'aurait pas eu assez de forces pour se trainer d'ici à la voiture, voler la valise, se sauver ensuite.

—Qui sait si nous ne trouverons pas quelque autre piste aux environs. Ils cherchèrent mais sans succès.

—Après avoir volé la valise, il aura suivi le chemin, dit Pinson. C'était le plus sûr moyen de ne pas faire retrouver sa trace... Ce qui le prouve... ?

Tout à coup, il s'arrêta le regard fixé vers une touffe de genêts et de bruyères fleuries.

Tous ceux qui sont là le regardent.

Que voit-il ? qu'a-t-il découvert ?

Il s'avance, se penche sur les bruyères. Son regard brûle. Même sa main tremble, tellement son émotion est profonde.

Et il retire un revolver dont l'acier sur lequel tombait et ruisselait un rayon du soleil, avait attiré son attention. Le juge s'approche de lui, saisit l'arme.

—Oh ! oh ! dit-il, voilà un assassin bien imprudent !

—Si imprudent même, murmura Pinson, qu'il faut prendre garde que ce ne soit tout simplement une ruse pour dévoyer les recherches.

Les Pilules d'Ayer

Sont mieux connues et plus généralement employées que n'importe quel autre cathartique. Recouvertes de sucre, purement végétales et exemptes de mercure ou d'aucune autre drogue nuisible, elles sont la médecine idéale de la famille. Quoique promptes et énergiques dans leur action, l'usage de ces pilules est accompagné seulement des meilleurs résultats. L'effet en est de fortifier et de régler les fonctions organiques, étant spécialement salutaire dans les divers dérangements de l'estomac, du foie et des intestins.

Les Pilules d'Ayer

sont recommandées par tous les principaux médecins et droguistes, comme le remède le plus prompt et le plus efficace contre la bile, les nausées, la constipation, l'indigestion, l'inertie du foie, la jaunisse, l'assouplissement, la douleur dans le côté et le mal de tête; aussi, pour soulager les rhumes, les fièvres, la névralgie et le rhumatisme. Elles sont prises avec grand profit contre les frissons et les maladies particulières du Sud. Pour les voyageurs, soit par terre ou par mer,

Les Pilules d'Ayer

sont les meilleures, et on ne devrait jamais oublier d'en avoir une provision dans ses bagages. Pour qu'elles conservent leur intégrité médicinale dans tous les climats, elles sont mises en flacons aussi bien qu'en boîtes.

"J'ai fait usage des Pilules d'Ayer dans ma famille pendant plusieurs années et les ai toujours trouvées être un doux et excellent purgatif, ayant un bon effet sur le foie. Ce sont les meilleures pilules en usage." — Frank Spillman, Sulphur, Ky.

Les Pilules d'Ayer,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendues partout par les Droguistes.

Chaque Dose est Efficace.

PACIFIQUE CANADIEN

CHARS - DIRECTS

POUR
TOURISTES

Pour l'accommodation des porteurs de billets de 2^e classe, voyageront comme suit:

De Montréal à Vancouver

Laisse la gare Dalhousie à 8.40 p.m.

Chaque mercredi

De Montréal à Saint-Paul

Laisse la Gare Windsor à 11.45 a.m.

Chaque samedi.

De Montréal à Chicago

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.

Chaque mardi.

De Montréal à Boston

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.

Chaque jeudi et vendredi.

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLETS à Montréal

286 RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C.P.R.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

No 3.—ARITHMETIQUE AMUSANTE

A l'époque où on se servait encore des anciens poids, une marchande de cerises possédait un poids de quarante livres. Par malheur, elle cassa en quatre morceaux, mais elle remarqua qu'avec ces quatre morceaux elle pouvait faire toutes les pesées, depuis une livre jusqu'à quarante.

Quel est le poids de chacun des quatre morceaux ?

No 4.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE

Obtenir, par la décomposition de la phrase suivante, deux mots ayant un sens absolument contraire.

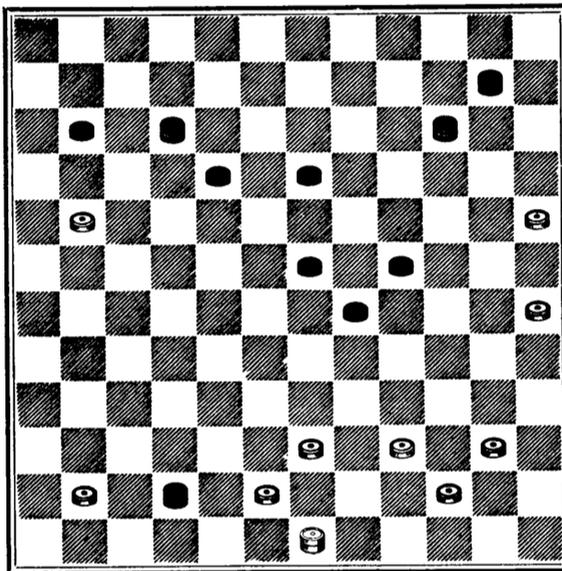
BAISSE LE COFFRE

No 75. — PROBLEME DE DAMES

Composé par C. Eph. Saint-Maurice (âgé de 10 ans), Montréal

Nous reproduisons de nouveau ce problème, dans lequel il s'est glissé une erreur, la semaine dernière.

Noirs—10 pièces



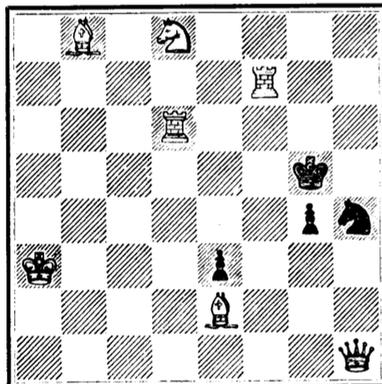
Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

No 64.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. T. Taverner

Noirs—3 pièces.



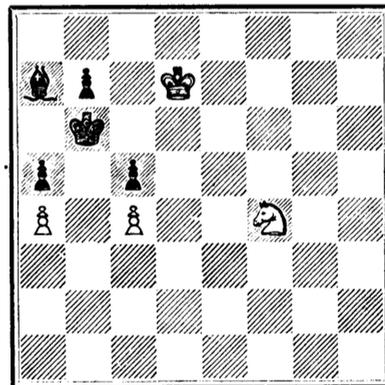
Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

FIN DE PARTIE No 7

Composée par M. B. Horwitz

Noirs.—5 pièces



Blancs.—4 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 74

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
40	34	27	29
49	44	22	48
59	53	60	45
62	51	38	62
51	3	39	52
5	18	gagne.	

Solutions justes du problème de Dames 74. MM. F. Duguay, A. Ladouceur S. Côté, J. Charlebois, J. B. Guy, Montréal; M. Rocheleau St-Henri.

Enigme No 2.—Le mot est : Feuille.

Solution du problème d'Échecs No 63

Blancs
1 C 2 D
2 Mat selon le coup des Noirs.

Noirs
1 Ad libitum.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

SAISON D'AUTOMNE 1892

Notre commerce d'automne est d'un succès sans précédent. Ceci s'explique facilement par le fait que notre importation a été faite sur une très grande échelle et que les marchandises sont les produits et dernières nouveautés du marché européen.

NOS MANTEAUX.—C'est un fait reconnu que notre département de manteaux est le plus complet, le mieux assorti d'aucun département à Montréal, même du Canada. Tous nos manteaux, de quelque prix qu'ils soient sont d'une coupe élégante et d'un style recherché. Nous conseillons à tout acheteur, sans aucune exception, de faire une visite à ce département avant d'acheter ailleurs.

ÉTOFFES A ROBES.—Des milliers de verges d'étoffes à robes, hautes nouveautés européennes maintenant offertes en vente à des prix qui en assure une vente rapide.

MERCERIE.—Notre département de merceries est le département par excellence de la maison John Murphy & Cie; dans ce département des articles de confort et de luxe sont offerts au public à des prix défiant toute compétition.

ARTICLES DE FANTAISIE.—Le public montréalais connaît notre département d'articles de fantaisie qui possède une renommée des plus enviables.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2198

Federal Tel. 58

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Gout.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montréal.

V. ROY & L. E. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

0 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY

L. E. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris / France



LES MEDECINS IMPUISSANTS A LE GUERIR. 2
SRIDAMSVILLE, HAMILTON CO., ONT., JUIN 1889.
Depuis huit mois je souffrais de débilité nerveuse et les médecins étaient impuissants à me guérir. J'achetai une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig, et je me suis complètement guéri en le prenant.
W. HUENNEFELD.

ROBUSTE ET PLEIN DE SANTE.
RUTLAND, VT., NOV. 1888.

M. O. F. Cummings écrit à la date ci-dessus : On attira mon attention, au dernier jour de l'an, sur le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon enfant, depuis l'âge de 11 mois, tombait en convulsions. Plusieurs médecins avaient été consultés, mais sans aucun résultat. Le pauvre petit avait la figure toute contractée et faisait pitié à voir, mais dès qu'il prit votre Tonique, il changea pour le mieux. Aujourd'hui il est guéri, robuste et plein de santé.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

En Canada, par Sauvalers & Co., London, Ont.; E. L'Anard, Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

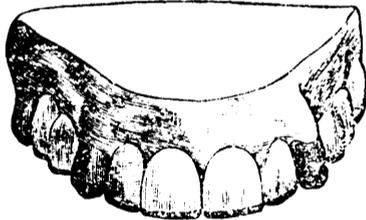
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adresses vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entre tient le scalpe en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

UNE NOURRITURE SUBSTANTIELLE POUR LES ENFANTS,

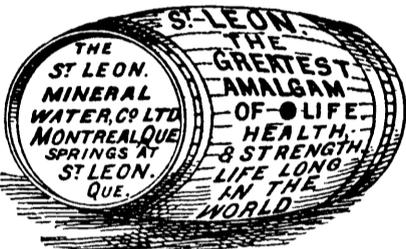
C'est ce dont ils ont besoin, mais ils ne peuvent pas toujours digérer assez d'aliments solides pour y arriver. Le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Supplée à cette nécessité.

17225

ROBILVARD, 27, rue St-André.—Seul embouteilleur ur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON, 54, Carré Victoria, Montréal.** Branches : 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment
à UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. ROUCHE & FILS Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOUGE Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

VIN DE VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA

Tonique puissant pour guérir:

ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUÏSEMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les **CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences** et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

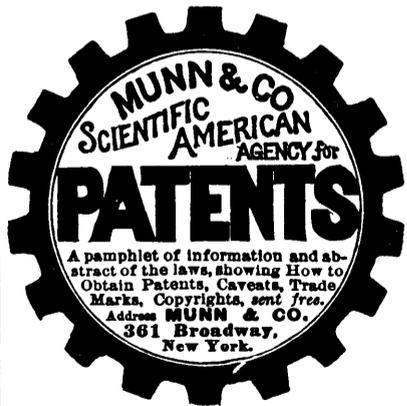
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à **C. ALFRED CHOUILLOU,**
Agent Général pour le Canada, **MONTRÉAL.**

MEUBLES AU RABAIS

Afin de faire place pour de nouvelles marchandises, que nous devons recevoir prochainement, nous ferons une réduction de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles et cela durant tout le mois de juin. N'oubliez pas l'adresse,

FRED LAPOINTE,

1551, Sainte-Catherine



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address **MUNN & CO., 361 Broadway, New York.**

DOMINION PIANOS.

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visite et correspondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHFZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tel. Bell 6513

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

PILULES DU DR WILLIAMS
ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT POINT UN médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique réconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs viciées qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, quel que soit l'état des forces, mentales, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont été puisés.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyées sur réception au prix (50c la boîte), en s'adressant à **DR WILLIAMS MED. CO.,** Providence, Ont.